PHILIPPE KIEFFER ET LE PREMIER BATAILLON DE FUSILIERS MARINS COMMANDOS

Première partie
Du banquier quadragénaire à l'officier fusilier marin apprenti commando

La création du commando Kieffer, en ce mois de juin 2008, est une nouvelle étape dans l'adaptation permanente des forces maritimes à leurs conditions de combat, depuis l'institution en 1625 des premiers soldats de la mer par Richelieu. En des termes étrangement analogues à ceux de la mise en place de la spécialité de marin fusilier en 1856, elle capitalise la maîtrise des nouvelles technologies acquise par des personnels venus de l'ensemble des unités et des spécialités de la Marine nationale.

Elle nous permet également de rendre hommage à l'action exceptionnelle d'une poignée de marins et de soldats des Forces françaises libres, regroupés en Grande Bretagne pendant la Seconde Guerre mondiale à l'initiative et sous le commandement de Philippe Kieffer, « Premier Français à débarquer le Jour J à la tête de mon bataillon », comme il aimait tant à le rappeler.

Par-delà cette épopée, dont il avait tenu dès l'immédiat après-guerre à forger l'image par sa fidélité aux cérémonies commémoratives du 6 juin à Ouistreham, son livre *Béret Vert*, puis sa contribution au film *Le Jour le Plus Long*, l'histoire du Premier bataillon de fusiliers marins commandos et de son chef est passionnante par l'énergie, la détermination et les sacrifices consentis pour surmonter victorieusement la quasi-totalité des épreuves susceptibles d'être imposées à des êtres humains lors d'événements particulièrement dramatiques. Pour autant qu'il soit aujourd'hui possible à l'archiviste et à l'historien de les retracer, ce sont les circonstances de ce parcours que nous allons tenter ici d'exposer[1].

Cataclysmes et vies nouvelles

La débâcle de 1940, la percée allemande, l'effondrement français, le reflux britannique et la confusion des démocraties face à la puissance dévastatrice de la dictature nazie, forment la trame initiale de cette aventure. L'impensable est arrivé, jetant sur les routes de l'exode des centaines de milliers de désorientés, broyant les institutions, annihilant le sacrifice des 100000 morts de la campagne de France, parquant en captivité 1850000 prisonniers et livrant pour longtemps – pour toujours ? – le territoire national à l'occupation et à la servitude.

Kieffer devant la maison familiale à Port-au-Prince

Que faire ? Demander l'armistice et entreprendre une œuvre de régénération nationale empreinte de valeurs traditionnelles et de rédemption collaboratrice, au gré d'illusoires tractations avec l'occupant ? Survivre dans l'égoïsme et la passivité en attendant des jours meilleurs ? Dire non à l'inacceptable et refuser l'humiliation de la défaite ?

En ces jours de rupture, peu nombreux sont ceux qui, dans l'intimité des consciences et l'ardeur de la jeunesse, privilégient la fidélité à des valeurs patriotiques inculquées depuis trois générations par leurs familles et l'instruction civique, plutôt que l'obéissance à des institutions qui ne les incarnent plus. Reprendre barre sur une situation extraordinaire, se rebeller face à l'adversité et s'engager sans répit pour la libération de la France en poursuivant la lutte contre un ennemi devenu héréditaire, c'est ce qu'offre dès le 18 juin le général de Gaulle à tous ceux qui assument leur volonté de se battre jusqu'au bout.

Reconnu officiellement le 27 juin 1940 chef des Français libres par Winston Churchill, prenant le 28 le commandement de tous les militaires français sur le territoire britannique, il lance le 1er juillet la formation immédiate d'une force française terrestre, aérienne et navale composée de volontaires.

Parmi ceux qui se précipitent en ce premier jour d'enrôlement des FNFL, le cent quatorzième est un certain Philippe Kieffer. Comment et pourquoi il est là, par quel concours de circonstances personnelles et professionnelles, à l'issue de quel parcours des premiers mois de guerre, il reste aujourd'hui encore très hypothétique de l'énoncer, l'intéressé ayant toujours été d'une grande discrétion, voire d'une imprécision systématique sur ces questions.

Il est né à Port au Prince en Haïti le 24 octobre 1899, d'un père, Philippe, originaire d'Alsace, marié à Cécilia Mary Cooke. Les prix et accessits qu'il remporte entre 1911 et 1916, de la septième à la classe d'humanités du collège Notre Dame de Bon Secours des Jésuites à Jersey, montrent un garçon à l'excellente éducation classique, attiré par la religion, l'histoire et la géographie, doué pour l'anglais et pour l'écriture, entouré de condisciples aux noms prestigieux et aux carrières ultérieures impressionnantes.

Il complète son baccalauréat ès lettres par un diplôme des hautes études commerciales obtenu à La Salle Extension University. Installée à Chicago, cette université privée créée en 1908 est affiliée à l'institut des Frères des écoles chrétiennes qui reprend le collège de Jersey après la Première Guerre mondiale. Imprégnée de l'esprit du mouvement d'éducation populaire des Extension Universities américaines, elle est alors l'un des deux seuls établissements des Etats-Unis à être autorisé par le National Study Council et l'Etat d'Illinois à dispenser des diplômes par correspondance.

Quelles que soient les conditions dans lesquelles Philippe Kieffer, qui avoue par ailleurs « un an à Oxford », poursuit ses études supérieures, il les fait fructifier dans l'entre-deux guerres au sein des milieux d'affaires d'une société européenne et coloniale en principe très confortablement installée dans l'existence.

Il possèderait de solides réseaux en Amérique centrale et du Sud, où il intervient pendant 10 ans comme co-directeur de la banque nationale de la République d'Haïti, pendant sept ans comme conseiller du commerce extérieur auprès de la légation de France, secrétaire de la chambre de commerce française à Port au Prince. Les décorations d'officier de l'ordre national haïtien, Honneur et Mérite, d'officier de l'ordre Simon Bolivar, le titre de conseiller honorifique du commerce extérieur, diverses lettres de grands banquiers et du président d'Haïti attestent de cet entregent.

Ses responsabilités professionnelles l'immergent également dans le monde anglo-saxon, comme fondé de pouvoirs de la National City Bank of New York pendant 4 ans, banquier et agent de change à son compte personnel pendant 2 ans.

De liens directs avec la France, ce bourgeois sportif et athlétique en pleine santé, marié et père de deux enfants, adepte de golf, de tennis, de football et de rugby, qui lit et parle couramment l'anglais et l'espagnol, voire l'italien, ne semble guère en avoir eus pendant les quarante premières années de sa vie.

Il n'a notamment aucune expérience d'ordre militaire, l'ambassade de France en Haïti n'ayant pu, d'après lui, donner de suite concrète à sa demande d'engagement volontaire pour la durée de la guerre en 1918, et sa position de Français de l'étranger dans l'incapacité de venir en France l'ayant dispensé en 1920 de faire son service militaire.

Aux yeux du bureau de recrutement de Bordeaux, auquel il est rattaché depuis 1915, sa situation se révèle un peu plus problématique. Appelé à l'activité le 20 juin 1918 pour rejoindre le 57e Régiment d'Infanterie, le matricule 4883 de la classe 1919, employé de commerce, manque à l'appel et est classé dans les délais ledit jour. Le 16 novembre 1918, il est enregistré comme insoumis. Rayé de l'insoumission le 24 mars 1920, « n'ayant pu être rapatrié en raison des hostilités », il est dispensé le même jour du service actif, puis affecté dans la réserve à la 18e section d'infirmiers militaires du 29 janvier 1929 au 20 septembre 1932.

Le 9 mai 1939, ce « chef de service banque » annonce à l'armée son retour définitif de Port au Prince et son installation au 24 rue Félicien David, dans le 16e arrondissement de Paris. C'est donc en rupture évidente avec son passé que, divorcé du 6 avril 1939, il s'engage d'après ses dires comme volontaire dans l'armée de terre le 2 septembre suivant, avec une commission de sous-lieutenant interprète.

1ère REGION MARITIME
ETAT-MAJOR
Division Préfecture
N° 556 E.M.PERS

PREFECTURE MARITIME
CHERBOURG, le 19 Janvier 1940

-o- CERTIFICAT D'INTERPRETE -o-

REFERENCE : Art.65 de l'Arrêté Ministériel du 15/6/29.-

LE VICE-AMIRAL D'ESCADRE, COMMANDANT EN CHEF,
PREFET MARITIME DE LA 1ère REGION

C E R T I F I E :

que le matelot sans spécialité KIEFFER Philippe, matricule 102.463-5, de la Poli'e Navigation de DUNKERQUE, a justifié des connaissances nécessaires pour obtenir le certificat d'interprète pour la langue anglaise.

Points d'examen... { ECRIT..... 13 / ORAL..... 13,5

Nombre de points..... 53,5
Points supplémentaires..... 33

APPRECIATION GENERALE : Parle avec facilité l'anglais courant, lit couramment.
Traduit assez bien, mais éprouve quelque difficulté à trouver le terme exact en français.
Connaissance limitée du vocabulaire maritime - en anglais comme en français.
Le matelot KIEFFER a une connaissance suffisante de la langue anglaise pour faire un bon interprète.

P.O. Le Capitaine de Vaisseau PERROT
Chef d'Etat-Major

DESTINATAIRE :
Mat KIEFFER (Police Navigation DUNKERQUE)

COPIES : E.M.G.2 - P.M.2
MAIRIE DUNKERQUE
POL.NAVIG.DUNKERQUE
E.M.PERS(2) - Archives

Là encore, la version administrative est un peu plus technique. Réserviste, il se présente réglementairement le 3 septembre au bureau de recrutement de Bordeaux qui le remet dans le droit commun et le classe sans affectation. Domicilié 53 quai des Chartrons, il fait jouer les dispositions de l'instruction du 29 juillet 1926 qui fixe les diverses catégories de militaires susceptibles d'accéder à un grade d'officier de réserve. L'alinéa b de l'article 25, consacré aux interprètes militaires de réserve, permet d'en recruter « parmi les interprètes stagiaires de réserve reconnus aptes, à la suite d'un stage, aux fonctions d'officiers interprètes ». C'est cette référence qui figure, le 2 octobre, sur l'autorisation qui le verse à l'armée de mer, où il est immatriculé au bureau maritime de Toulon sous le numéro 102463-5.

Le 10 octobre, il rejoint la Marine nationale comme matelot de 2e classe, diplômé interprète traducteur. Il est affecté « état-major des forces maritimes du Nord à Dunkerque, par ordre du département EMG2, sans autre indication ». De cette première partie de la guerre, dont il sort physiquement blessé aux pieds et moralement surdéterminé à en découdre, il n'a jamais laissé d'évocation. Son livret militaire, égaré par le centre Marine Paris, ne peut compenser une case matriculaire particulièrement laconique.

Kieffer en marin

Est-il comme il le laisse entendre – matelot de 40 ans « interprète traducteur de l'amiral Abrial à Dunkerque » – un témoin anonyme et impuissant placé aux premières loges de la déconfiture des armées de la IIIe République, au cœur d'un état-major marqué au début de la drôle de guerre par l'affrontement des pensées stratégiques de Castex et Darlan, puis par les relations quotidiennes sur le front avec les armées françaises et la British Expeditionary Force, pour enfin vivre le paroxysme des combats de la campagne de France et de l'évacuation de Dunkerque ?

Ou, beaucoup plus modestement, employé au service de la police de navigation de Dunkerque qui le promeut quartier maître le 1er janvier 1940, lui fait passer à Cherbourg le 19 janvier son certificat d'interprète pour la langue anglaise, le nomme quartier maître secrétaire de réserve le 1er avril, l'affecte le 6 mai à la préfecture maritime de Cherbourg, juste avant le déclenchement de l'offensive allemande, avec perspective de passer second maître au 1er juillet ?

Quoi qu'il en soit, il fait partie des personnels de la préfecture maritime de Cherbourg qui arrivent à minuit, le 18 juin, à Southampton, embarqués sur la citerne *Tonneau*. Et c'est comme quartier maître secrétaire militaire qu'il « rallie le mouvement » le 1er juillet, tout en indiquant qu'il serait volontaire pour aller en qualité d'officier en bataillon des fusiliers marins.

Dans la mise en place des forces françaises libres, ceux-ci sont en effet en bonne position : dès le 13 juillet, l'amiral Muselier crée un bataillon de fusiliers marins pour perpétuer la tradition de la brigade de l'amiral Ronarc'h, dont il avait commandé une compagnie en 1915. Cela permet de donner une formation militaire accélérée aux marins et d'envoyer rapidement au combat ceux qui veulent se battre immédiatement.

Mais Philippe Kieffer n'est pas de ceux qui, le 30 août 1940, embarquent à Liverpool pour l'Afrique avec le 1er bataillon et poursuivent, après l'échec de l'expédition de Dakar, leurs opérations au Gabon, en Syrie, en Libye et en Tunisie. Ni du deuxième bataillon qui les rejoint au Gabon en octobre 1940, avant de gagner la Syrie.

Du quartier maître à l'officier interprète

En Angleterre, où sa sœur domiciliée à Oxford et son beau-frère affecté à un institut interarmées sont ses garants, il retrouve Louisa Amélia Winter, rencontrée l'année précédente à la terrasse d'un café parisien, et met à profit ses deux premiers mois de séjour pour se marier avec elle le 18 août 1940.

Pleinement intégré dans la société britannique, il n'est en rien dépendant d'autorités françaises balbutiantes, que d'une certaine façon il accueille « chez lui ». Dès lors, ses compétences en langues étrangères et la maturité liée à son âge et à sa carrière le mettent en situation d'affirmer progressivement sa stature personnelle. Il bénéficie ainsi de la capacité de la Marine – d'autant plus développée qu'il n'y a là qu'une minorité, et des plus décidée – de savoir accueillir en son sein des figures au caractère exceptionnel à qui elle finit, par des voies souvent détournées et quels que soient les grades dont elle les affuble pour la circonstance, par donner les moyens d'aller au bout des projets d'envergure dont ils sont porteurs.

Dès le 1er juillet, il se rend utile en faisant fonction d'officier de liaison du bureau de l'armée avec les autorités anglaises de l'Olympia Hall, et il bénéficie le 25 juillet d'une décision du général de Gaulle qui le nomme – dans la logique de l'instruction de 1926 – à titre temporaire officier interprète et du chiffre de 3e classe de réserve, pour prendre rang à compter du 1er août. Le 19 août, il quitte l'Olympia Hall pour embarquer à Portsmouth le 21 sur le cuirassé Courbet, où il est mis aux ordres de l'officier en second pour être chargé de toutes les relations avec les services anglais.

Dépôt des équipages, le Courbet est alors une plaque tournante de la vie des FNFL. Son commandant est commandant supérieur de la base de Portsmouth ; il est en outre chargé des écoles et officier de liaison auprès du commandant en chef britannique. Kieffer se retrouve au cœur de toutes les tractations, se fait apprécier des deux côtés par son tact, ses initiatives, son esprit de méthode et d'organisation, son souci permanent de rendre service à tous.

FORCES NAVALES FRANCAISES LIBRES
ETAT - MAJOR
E.M.1

Londres, le 16 Août 1940

COPIE

ORDRE No. 272 -

L'Officier Interprète et du Chiffre de 3ème.Classe PHILIPPE KIEFFER est affecté au Cuirassé " COURBET " en qualité d'Officier Interprète et du Chiffre.

Il devra se rendre le Mardi 20 à bord du " COURBET ".

P.O. Le Capitaine de Frégate MORET, Chef d'Etat-Major.

Signé: MORET

P.C.C.

Le Lieutenant de Vaisseau Mc. Agutten, Chef du 1er.Bureau.

Destinataires
M. Philippe Kiefer.
Cdt. du Dépôt Naval du Courbet

Copies
E.M.1 (2)
Commissariat (warrant Londres-Portsmouth)
Secrétariat
Archives.

Le 5 octobre, il est également nommé professeur de langue anglaise au profit de la promotion de l'école navale qui commence à bord du *Président Théodore Tissier* une formation qui dure jusqu'en mars 1941. Bien noté, il est promu le 28 janvier 1941 à titre temporaire au grade d'officier interprète et du chiffre de 2e classe, pour prendre rang du 1er janvier 1941.

En participant au tir des batteries anti-aériennes du cuirassé, qui contribuent à la défense de Portsmouth en abattant plusieurs avions ennemis, il trouve une première occasion concrète de reprendre la lutte contre les Allemands. Cela ne saurait transmuter un paisible banquier, jusqu'alors étranger à toute question militaire, en guerrier hors du commun. Mais lorsqu'il découvre dans la presse, le 5 mars 1941, le résultat du raid des commandos britanniques sur les Lofoten, il a de bonnes cartes en main, sur la base de ses excellents états de service, pour créer les conditions d'un retour effectif au combat.

Commandos britanniques et premiers raids

Dramatique pour la France, la situation de juin 1940 ne l'est guère moins pour la Grande Bretagne, en grand danger d'invasion. Au totalitarisme nazi qui domine et pressure l'Europe continentale s'oppose la dernière démocratie encore libre, dont l'inflexible volonté de continuer la lutte s'incarne dans la politique menée par Winston Churchill. Elle est dans un premier temps inspirée par l'énergie du désespoir, préservée par l'insularité, par les sacrifices et les miracles de la bataille d'Angleterre, par les actions impitoyables dictées par la défense d'un égoïsme sacré et par l'optimale utilisation de toutes les ressources britanniques. Elle s'appuie sur un recours constant à l'aide américaine, qui s'accroît régulièrement jusqu'à l'entrée en guerre des Etats-Unis en décembre 1941, avant de devenir irrésistible, puis dominatrice.

Dans ce nouveau contexte stratégique, il importe de pouvoir, ne serait-ce que symboliquement, reprendre l'offensive et montrer à l'ennemi qu'il ne saurait tabler sur une totale impunité. Sollicité dès le 4 juin par Churchill, le lieutenant-colonel Dudley Clarke propose la constitution d'unités légères, très mobiles et dotées d'une grande puissance de destruction, pour se livrer à des opérations éclair contre l'ennemi, même derrière ses lignes, et obtenir des résultats sans commune mesure avec les faibles effectifs engagés. Plutôt que de garder les initiales ambiguës de Special Service Batallions, ces unités sont appelées Commandos, sur le modèle des groupes sud africains de la guerre des Boers.

La directive secrète des chefs d'Etat-major du 17 juin initie des raids pour harasser l'ennemi, l'amener à disperser ses forces et à opérer des destructions sur le littoral depuis le nord de la Norvège jusqu'à l'ouest de la France occupée. Elle envisage le développement de moyens et d'équipements spéciaux de débarquement. Trois brigades sont prévues, sous le commandement du lieutenant-général Bourne nommé le 12 juin directeur des Opérations combinées.

Parmi les rares formations entraînées, les deux brigades légères des Royal Marines, traditionnellement écartelés entre leurs fonctions de canonniers et de troupes de débarquement, arment les batteries côtières et antiaériennes qui s'opposent le plus directement à la menace allemande et se montrent totalement inadaptées à ces opérations, en dépit des expériences de débarquement menées depuis 1923 sur la plage d'Eastney par la Mobile Naval Base Defense Organization (MNBDO) et de la création d'un Inter Services Training and Development Centre (ISTDC), qui présente en août 1939 les premiers prototypes d'engins amphibies : Assault Landing Craft (LCA) et Landing Ship Infantry (LSI).

Les premiers commandos britanniques sont donc improvisés à partir des Independant Companies formées par l'armée pour l'expédition de Norvège. Dès la nuit du 23 au 24 juin 1940, cinq petits bateaux de sauvetage aérien, transports improbables, quittent Douvres, Folkestone et Newhaven, direction Boulogne. Sur chacun d'eux, une trentaine d'hommes de la N° 11 Independent Company, parcimonieusement équipés de quelques Thomson guns.

Une vedette débarque son groupe près de Boulogne, qui accroche une patrouille cycliste allemande avant de rembarquer. Deux autres ne trouvent rien. Une arrive sur une base d'hydravions qu'elle ne peut attaquer, sa proie s'envolant devant elle. Les commandos de la dernière touchent la plage de Merlimont, s'approchent d'un quartier général, tuent deux sentinelles, balancent quelques grenades et repartent.

Ce premier raid, Collar, qui a perdu une heure en Manche lors d'une reconnaissance par une patrouille de Spitfire, pose d'emblée les questions de la coordination avec la RAF et la Royal Navy, de l'identification entre amis et ennemis dans l'obscurité, de la mise au point d'un système de navigation fiable.

Churchill passant en revue matelots et officiers qui viennent de rejoindre les Forces Françaises Libres. Kieffer est le deuxième en partant de la gauche (IWM).

Il est suivi dans la nuit du 14 au 15 juillet par le raid Ambassador sur Guernesey pour capturer des prisonniers et recueillir le maximum d'informations. Pénalisé par un changement de programme au dernier moment, par le manque de petits bateaux et d'armement et par des erreurs de navigation, il doit rembarquer à la nage sous le tir de mitrailleuses, laissant sur place trois non nageurs.

Potentiellement catastrophiques, ces deux actions font du bien au moral, par la démonstration de la capacité anglaise à reprendre l'initiative en des temps difficiles. Il faut attendre le 4 mars 1941 pour voir une opération de plus grande envergure marquer le développement de cette phase d'apprentissage, face à un adversaire décontenancé. L'opération Claymore conduit à débarquer les N° 3 et 4 Cdos dans quatre ports des îles Lofoten et à y incendier les usines et les réservoirs d'huile de poisson. Le retour en Angleterre avec 350 volontaires norvégiens et 225 prisonniers est triomphal. Le plus grand résultat, la saisie sur le chalutier armé *Krebs*, seul à opposer une résistance déterminée à ses assaillants, de documents précieux pour aider les spécialistes de Bletchley Park à décrypter le système Enigma allemand, reste bien sûr entouré du plus grand secret.

De l'interprète au fusilier

L'annonce du raid sur les Lofoten offre à Kieffer de nouvelles perspectives. Difficile de savoir, en ce printemps 1941, si sa réflexion est strictement personnelle ou si elle prend déjà une dimension plus collective. La fin du premier cours de l'école navale, le désarmement du *Courbet*, la naissance de sa fille Marie Louise le 20 avril, sont de nature à revivifier son ambition de devenir officier de fusiliers marins. Ce qui est certain, c'est qu'il doit patienter pour la concrétiser : à la mi-juin, aucune réponse n'a été faite depuis quatre mois à sa demande de suivre un cours d'armes légères et corps mobiles de débarquement avec les Royal Marines.

L'ouverture se produit à la suite de la création le 17 mai à Camberley – dont le camp d'Old Dean sert de base du 24 septembre 1940 jusqu'à la fin de la guerre aux forces terrestres françaises sur le sol britannique – dans le cadre d'un accord entre la France libre et le conseil national basque, d'un 3e bataillon de fusiliers marins composé uniquement de volontaires de langue espagnole recrutés essentiellement en Amérique du Sud.

Pour le capitaine de frégate Moret, chef d'Etat major des FNFL, attaché naval en Espagne de 1936 à 1939, c'est l'opportunité de faire rentrer dans la lutte antifasciste les rescapés de l'armée de Bilbao, en attendant ceux des autres forces républicaines, et de programmer des opérations conjointes, notamment sur la Guinée espagnole.

Pour l'ORIC de 2e classe Kieffer, dont la connaissance de l'anglais et de l'espagnol rend la présence tout à fait providentielle pour contribuer à la création pour le moins délicate sur le plan diplomatique de cette nouvelle unité, c'est enfin l'occasion d'être relevé de son poste à sa demande et d'être envoyé officiellement le 18 août en stage du 1er au 30 septembre 1941 en vue de l'obtention du brevet d'officier fusilier.

Dès le 10 août, il quitte ses fonctions d'interprète à Portsmouth et il se précipite le 13 à Camberley où, pendant deux semaines, il suit un cours auprès de l'armée et du petit noyau de marins et d'aviateurs qui s'y entraînent alors sous les ordres du capitaine Charles, de l'armée de l'Air. Il y repère tout de suite les excellentes qualités d'instructeur du second maître fusilier Pinelli.

Désigné par Muselier comme officier de liaison auprès du 3e bataillon, il est l'œil du chef des FNFL auquel il rend compte directement de l'avancement des choses. Il part en stage du 29 septembre au 18 octobre avec les officiers basques à la Royal Marines Small Arms School de Browndown, à Gosport. C'est pendant ce stage que, fort de sa position, mais surtout de son enthousiasme, de ses connaissances linguistiques et de sa volonté, il sort de son rôle d'officier interprète pour se comporter en officier fusilier à part entière et prendre un ascendant de fait sur ses camarades.

Par l'inévitable conflit qui s'ensuit, sous un prétexte inattendu, avec le commandant Marenco, chef du 3e bataillon, il contrecarre les objectifs de Moret qui tacitement, lors d'un entretien à trois puis d'un tête à tête téléphonique, ne prend pas son parti. En réaction, Kieffer, remarquablement noté par le major West, chef de l'école de Browndown, n'hésite pas le 26 octobre à demander à être relevé de ses responsabilités.

Il achève la lettre personnelle et confidentielle qu'il dépose directement le jour même auprès de l'officier de garde à Londres, conservant avec soin le reçu qu'il demande en cette occasion, par les mots suivants : « J'ai laissé une situation brillante pour m'engager dès le début de la guerre à 42 ans. J'ai fait la campagne de France à Dunkerque sous les ordres de l'amiral Nord, puis à Cherbourg et mes notes ont toujours été excellentes. J'ai rejoint les forces françaises libres dès la première heure pour aider à sauver mon pays et j'ai toujours joui de la plus grande sympathie de mes chefs et de mes camarades. Je ne vois vraiment pas le profit que je pourrais tirer à me faire mousser par les Anglais. Je ne suis pas un officier de carrière et après la victoire, je retournerai à la vie civile. Je fais mon devoir envers mon pays et c'est tout. Je vous rends donc compte, commandant, pour le bien de tous, de l'Etat-Major des FNFL, du 3e bataillon de fusiliers marins de langue espagnole, des écoles anglaises et enfin de moi-même qu'il est préférable, vu mon incompétence en la circonstance, d'être relevé immédiatement de cette tâche difficile et pénible ».

Lors d'une entrevue orageuse, le 31 octobre, Kieffer joue son atout majeur de pouvoir à tout moment choisir de travailler directement chez les Britanniques, si ses responsabilités au sein des forces françaises ne lui donnent plus satisfaction, et ce « quelles que puissent être les conséquences pour lui ». A l'issue de ce qu'il qualifie de « manifestation grave d'indiscipline », le chef d'état-major prie le CV Wietzel, directeur du personnel officier des FNFL, de désigner un nouvel officier de liaison pour le 3e bataillon et de rechercher pour Kieffer « une nouvelle utilisation ».

Wietzel, qui a bien connu Kieffer à Portsmouth et a fortement appuyé ses propositions au grade supérieur, prend ses renseignements, conclut à une faute de commandement du chef du 3e bataillon, suspend la décision. Mis au courant, Moret assure personnellement l'interprète de la considération qu'il a pour ses services, refuse sa démission et le convoque pour le samedi suivant 8 novembre dans la matinée à l'état-major des FNFL. C'est très vraisemblablement en cette occasion que Philippe Kieffer peut présenter directement son projet au capitaine de frégate Galleret, sous chef d'état major des FNFL, qui devient son interlocuteur privilégié.

Il reste de cet entretien une note sans date, gribouillée au crayon gris sur deux bouts de mauvais papier, et raturée à nouveau quelque temps plus tard, ce qui la rend particulièrement difficile à déchiffrer. En voici la teneur :

Projet Fusiliers marins et commandos

Principes
Il y a lieu d'envisager que des opérations de renseignement et de diversion seront vraisemblablement organisées sur les côtes de France dans le courant de l'année.

Pour des raisons psychologiques il serait utile que parmi les troupes participant à ces opérations, il y ait des éléments français. Ces éléments serviraient en partie comme guides et comme interprètes.

Fusiliers marins
C'est dans ce but qu'il est à créer et à mettre rapidement sur pied une unité dont l'entraînement complet porterait sur le corps de marins de débarquement et dans laquelle on prélèverait pour chaque opération les détachements qui seraient adjoints alors aux troupes anglaises prévues.

Traditionnellement en France, un rôle analogue a toujours été attribué aux fusiliers marins. Le bataillon de Lorient était à cet égard un bataillon de commandos avant la lettre.

D'autre part il est plus facile aux FNFL de monter une troupe pouvant en général fonctionner en unité extérieure à toute administration en place.

Forme de l'unité
Pour faciliter l'équipement et l'organisation, il y aura lieu d'adopter pour ce bataillon un type d'unité anglais. Le mieux serait de se baser sur la composition et l'armement des unités de commandos.

Il serait nécessaire d'obtenir d'organiser à Old Dean...

Les renseignements relatifs à l'organisation tactique d'une compagnie de commandos : composition, armement, équipement, entraînement.

Composition initiale
Cette unité comprendrait initialement une compagnie d'instruction basée à Camberley.

A cette compagnie seraient rattachés des pelotons d'officiers au fur et à mesure de leur formation.

C'est pour ainsi dire, en eaux fraîches et quelque peu mouvementées, l'acte de baptême des commandos marine à la française.

Soulagé des charges exclusives de liaison avec le 3e bataillon par la nomination ce 8 novembre 1941 du médecin de 1ère classe Agiretche pour représenter les intérêts des officiers basques,

Kieffer s'en retourne à HMS Northney à Hayling Island où, à force de travail et d'enthousiasme, il obtient le 21 novembre 1941 son diplôme de « Competent in Landing Craft » avec les appréciations les plus élogieuses, achevant ainsi brillamment son propre cycle initial de formation.

Il peut alors présenter à Wietzel, le 5 décembre, un mémorandum où il demande à être « affecté à l'état major du 3e bataillon et détaché comme instructeur pour les candidats au grade de second maître fusilier » ; à être en outre « désigné comme officier de liaison entre le commandant du camp de Camberley et le 3e bataillon de fusiliers marins » et enfin à ce que le second maître fusilier Jean Pinelli soit affecté à l'état major et « mis aux ordres de l'EV 1 Kieffer comme instructeur pour les candidats au grade de second maître fusilier », prêtant aussi son concours à l'instruction des recrues du 3e bataillon.

Le 6 décembre, il demande enfin à Wietzel de passer au cadre des officiers de marine, « à compter du 1er décembre, au titre d'officier fusilier ». L'appui de ce dernier auprès du chef des FNFL est décisif : « L'orientation qu'a prise Kieffer m'incite à vous transmettre cette demande avec avis favorable. Il pourrait être versé dans le corps des officiers de marine comme EV de 1ère classe des cadres à terre ». Muselier répond : « Accord. A son retour, le CF de Villefosse lui fera passer un examen pour l'obtention du brevet de fusilier ».

Le 10 décembre, les ordres 1296 et 1298 PM1 officialisent ces deux propositions. Philippe Kieffer est désormais à pied d'œuvre pour forger son destin.

La compagnie d'instruction des fusiliers marins

Dès le mois de décembre 1941, il recherche des volontaires et se met en mesure d'organiser son petit groupe en traitant directement avec le CF Galleret, qu'il revoit le 10 janvier 1942, sous le signe de l'indépendance et de l'autonomie.

Une note du 13 janvier officialise sa compagnie d'instruction de fusiliers marins. Bombardé « commandant de l'unité Marine de Camberley », il s'occupe du logement, de l'habillement, de l'approvisionnement en armes et en munitions, de la solde des 17 hommes du dépôt de Portsmouth qui le rejoignent le 17 janvier « pour en faire des fusiliers marins et les préparer pour des coups de main en opération combinée avec l'armée ou les commandos ».

Aidé du maître Pinelli, adjudant de compagnie et capitaine d'armes, du maître Chapuzot, maître chargé et secrétaire fourrier, qui le secondent directement sous l'œil du maître principal Francis Vourc'h, prêt à les suppléer une fois sa formation achevée, Kieffer les occupe beaucoup jusqu'à la mi-février, donnant l'exemple, soucieux en permanence du moral de ses hommes au passé souvent tumultueux, qui le lui rendent bien. Comme tout manque à Camberley, il obtient un cours d'entraînement au tir des armes légères organisé du 28 février au 21 mars à Eastney chez les Royal Marines.

Ayant gagné de nouveaux éloges du major Crick, instructor of small arms, il définit le 25 mars, sur la base de son expérience personnelle, les trois étapes indispensables pour préparer les candidats à rejoindre sa compagnie avec succès : formation initiale à Camberley ou dans un dépôt de la Marine pour l'aptitude physique, puis séjour de quatre semaines à HMS

Royal Arthur, l'école des Royal Marines à Skegness, et un autre stage de même durée à Hayling Island, pour que chacun maîtrise en deux mois les armes légères et les barges de débarquement.

Le groupe Kieffer part donc à Skegness le 30 mars, armé et équipé de neuf. Nouvelle et dernière occasion pour son chef d'imposer une autorité qu'on ne lui contestera plus désormais, il conquiert l'autonomie de son entraînement face à l'OE Courtin, responsable des Français en stage chez les Royal Marines, puis s'arrange avec lui pour le fonctionnement à venir du groupe permanent d'instruction pour candidats volontaires aux commandos institué à sa demande sur cette base à partir du 1er mai 1942 par les FNFL, en remplacement de celui de Camberley dont il a recommandé la suppression.

Les 2 officiers et 20 hommes de la première classe d'apprentis commandos, formés du 4 mai au 8 juin à Skegness par Courtin et Pinelli, retrouvent ainsi le 13 juin à Kings Cross le petit groupe que le lieutenant Charles Trépel a formé de son côté à Camberley avec des volontaires de l'armée de terre – où ils côtoient les premiers membres de l'infanterie de l'Air qui poursuivent dans leur propre élément une trajectoire analogue à celle de leurs camarades de la Marine – pour rejoindre le dépôt des commandos britanniques à Achnacarry, où ils s'amalgament au noyau initial qui les y a précédés depuis le 28 avril 1942.

Kieffer en mars 1941

Entre de Gaulle et Mountbatten

Taillant vigoureusement leur route dans le petit monde des forces françaises libres, « Kieffer & his men » voient en effet parallèlement, sur la foi des rapports de leurs instructeurs, leur réputation naissante remonter par la voie hiérarchique jusqu'aux plus hautes autorités des Royal Marines et des Opérations combinées.

Kieffer joue sur les deux tableaux. Le 7 mars, dans un mémorandum pour l'officier de liaison naval britannique d'Eastney, il risque : "I may assure that, after the tree weeks in Eastney for small arms course and the four weeks in HMS Northney for landing craft, that my unit will be fit for action and probably will need a further training for special work with a commando unit. Could it be possible then after leaving HMS Northney (both courses being completed) to be detached to such unit of this kind and set with them on future operations".

Négocié côté français par Galleret et le commandant Jacquet, et côté britannique par le brigadier Haydon et le major Parke Smith, l'accord de principe est scellé le 3 avril. Les Anglais, soucieux du secret et contraints matériellement sur Skegness, veulent que le groupe Kieffer leur soit affecté le plus vite possible et en toute exclusivité. Ils en obtiennent l'assurance écrite, les Français conservant la maîtrise de la gestion des personnels et l'assurance de pouvoir les récupérer à leur convenance en cas de carence opérationnelle de leurs alliés.

La veille, par ordre 196 EM1, l'état major des FNFL a décidé que la compagnie serait affectée à un commando Marine britannique et placée, pour instruction et pour emploi, sous les ordres de l'autorité britannique. Le 15 avril, son envoi au commando dépôt est fixé au 28 suivant.

Cela donne l'occasion à Kieffer de vivre l'un des moments les plus exaltants de son aventure, lorsqu'il est convoqué le 20 avril à 11 heures au quartier général des Opérations combinées à Richmond Terrace, pour rencontrer le commodore qui s'intéresse à lui, introduit dans le saint des saints par l'officier de liaison britannique qui les a mis en relations pour leur mutuel profit.

Ces contacts, que le passage de Galleret à l'état major particulier du général de Gaulle ne saurait contrarier, aboutissent en fin de mois à un échange de correspondance entre hautes autorités qui fixe les objectifs de la constitution, sous les ordres du chef de la France Libre, d'un « commando français libre » de 400 hommes, force équivalente à celle d'un commando britannique, et les conditions de son détachement « auprès de la brigade des services spéciaux ».

Lord Mountbatten, « responsable de tous les raids », en fixe minutieusement le 30 avril 1942 les conditions d'emploi, « convaincu que ceci est un grand jour dans l'histoire des relations franco britanniques ; désormais, je sentirai en effet que nous sommes, plus que jamais, des partenaires dans notre détermination de rejeter les Allemands hors de votre beau pays ».

Pour ce faire, « il est entendu enfin (et je vous en suis très reconnaissant) qu'une unité française libre va être constituée immédiatement pour former une partie du commando numéro 10 ; cette unité comprendra 1 capitaine, 12 lieutenants et 62 sous officiers et hommes et servira sous les ordres du brigadier Laycock exactement de la même façon que les troupes hollandaises, norvégiennes et britanniques ».

De Gaulle confirme le 4 mai cette mise à disposition « dans un délai de quinze jours, [...] aux ordres du lieutenant de vaisseau Kieffer [...] (La moitié de ce détachement est déjà instruite et entraînée et se trouve rattachée à un commando britannique) » et confirme qu'un bataillon d'infanterie de Marine sera rappelé du Moyen Orient pour former les commandos français : « C'est une très belle unité qui sera capable d'entrer en opérations après un court entraînement ».

C'est donc très officiellement, par ces lettres qui instituent également un détachement de quatre vedettes rapides et l'unité d'infanterie des parachutistes de l'Air, que la compagnie d'instruction des fusiliers marins s'inscrit dans le contexte normal des relations franco britanniques, entre fraternité d'armes et points de friction. Affectée le 28 avril 1942 au N° 2 Cdo, elle rejoint des forces qui se sont taillées les mois précédents une magnifique réputation.

L'expédition au Spitzberg, du 24 août au 2 septembre 1941, puis sept autres raids « pour le moral » jusqu'en décembre, ont permis d'accumuler une expérience durement acquise. Il faut blinder les landing craft pour protéger leurs personnels, apprendre impérativement, quel que soit le minutage d'une opération, à maintenir la communication entre les hommes à terre et les moyens nautiques chargés de les rapatrier, obtenir des torches lumineuses plus puissantes pour faire les signaux, etc.

Au premier semestre 1942, place est faite à des opérations beaucoup plus musclées, qui n'hésitent pas à affronter des adversaires déterminés et s'inscrivent dans l'histoire parmi les entreprises militaires les plus spectaculaires de tous les temps : débarquement à Vaagsö et sur l'île de Maaloy le 27 décembre 1941 ; attaque de la station radar de Bruneval dans la nuit du 27 au 28 février 1942 ; opération Chariot à Saint-Nazaire dans la nuit du 27 au 28 mars 1942, qui conduisent à accélérer l'étude de matériels de débarquement spécifiques et permettent, films et publications de propagande à l'appui, de mettre en valeur les qualités de cette nouvelle arme.

René Estienne
Archiviste paléographe
Conservateur général du patrimoine
Service historique de la Défense – Département Marine
Lorient, le 30 juin 200

La 1ère compagnie des fusiliers marins au complet autour de Kieffer. Skegness, avril 1942.

Photos et documents : ©Fonds Kieffer, Service Historique de la Défense

1) Réalisée de mars à juin 2008, cette étude reprend les travaux d'exploitation bibliographique que nous avions publiés dans Cols Bleus en 2004 à l'occasion du 60e anniversaire du débarquement, complétés par les recherches menées en 2007 à l'occasion du 150e anniversaire des fusiliers marins.
Nous avons dépouillé au Service historique de la Défense à Vincennes les cartons 1 et 2 de la sous série TTH, de même que les dossiers personnels de Philippe Kieffer, et fait appel aux ressources du BCAAM de Pau, du CTIRH et de l'antenne de Toulon du département Marine. Nous avons également eu accès aux collections du musée de tradition des fusiliers marins à Lorient et aux documents personnels du commandant Kieffer, à Cormeilles en Parisis.
Afin de ne pas encombrer un récit en lui-même fort dense, nous n'introduisons pas directement d'apparat critique dans ce texte, qui se veut une avancée significative dans la connaissance et l'articulation de faits jusqu'ici méconnus ou présentés de façon passablement erronée. Les lecteurs qui le désireront pourront contrôler les références et les retranscriptions intégrales des documents utilisés dans un fichier disponible à l'antenne de Lorient du département Marine du Service historique de la Défense, de même qu'une présentation des sources et de la bibliographie et un tableau nominatif regroupant les données rassemblées sur chaque membre du 1er bataillon de fusiliers marins commandos.
Nous remercions chaleureusement pour leur aide, leur disponibilité et leur confiance : Thierry Baron, Christophe Bayard, Agnès Beylot, Jean-Baptiste Bruneau, Louis de Contenson, Elisabeth Crécely, Patrice Ezanno, Monique Filliger, Monique Frelon, Marin Gillier, Joëlle Gourmelen, Armel Gourmelen-Estienne, Sophie Ioskowitsch, Catherine Jungès, Dominique Kieffer, Patrice et Josette Krieff, Karine Leboucq, Robert Le Gall, Jean-Yves Le Glouahec, Jean-René Loncle, Vincent Mollet, Annie Molton, Catherine Oudin, Jean de Préneuf, Gilles Roussel, Didier Salvar, Serge Thébaut.

PHILIPPE KIEFFER ET LE PREMIER BATAILLON DE FUSILIERS MARINS COMMANDOS

Deuxième partie
De la conquête du béret vert à la prise de Ouistreham

Soldats d'élite

Face aux forces supérieurement armées de l'occupant nazi, les commandos doivent impérativement être meilleurs que l'ennemi lors des affrontements brefs et violents qui le mettent ponctuellement à mal, puis s'éclipser avant toute réaction organisée. Il leur faut agir en totale autonomie, non pas en surhommes, mais en combattants d'élite capables de décision, de rapidité, de sang froid, habiles au tir et au maniement de toutes les armes, habités par la rage de vaincre, courageux et dotés d'une solidité mentale et morale à toute épreuve.

Hautement mobiles, sans lignes de communication assurées, ils agissent dans l'ombre, se déplaçant sur tous les terrains de jour comme de nuit, silencieusement et sans être vus, dissimulés en terrain hostile le temps nécessaire à leurs missions de reconnaissance, de filature et d'observation.

Le colonel Vaughan passant en revue les apprentis commandos, à Achnacarry

Ils ne peuvent y parvenir que grâce à un sens absolu de la discipline et à un esprit de corps développant les qualités individuelles de chacun sans porter atteinte à la cohésion de l'équipe. L'agressivité, l'esprit d'initiative et l'usage actif de toutes les ressources disponibles fondent leur capacité à combattre et à survivre. Cela leur confère un enthousiasme permanent pour l'offensive, fondé sur une condition physique d'athlètes surentraînés, habitués à supporter de très grandes fatigues par une endurance chèrement acquise et cultivée.

L'entraînement se fait sur les terres du château d'Achnacarry, au cœur des Highlands. Propriété de sir Donald Walter Cameron of Lochiel, chef du clan écossais Cameron, il donne dès juin 1940 l'hospitalité à la N° 1 Independant Company. En décembre 1940, il accueille le centre d'entraînement spécial et devient en décembre 1941 le dépôt des commandos sous l'autorité de la Special Service Brigade.

Ce dépôt est commandé par le lieutenant-colonel C. E. Vaughan, ayant démarré dans l'armée 28 ans auparavant comme simple soldat. Nommé en février 1942, il accueille son premier contingent le 17 mars suivant, selon deux principes directeurs très simples.

Il choisit personnellement chaque instructeur, qui doit être d'une envergure exceptionnelle et capable, en meneur d'hommes naturel, de réaliser les exercices un peu plus correctement et un peu plus vite que le meilleur candidat qu'il reçoit en instruction et de le pousser par l'exemple au maximum de son potentiel.

Et sur la base du constat qu'à force de volonté, un homme peut courir 7 miles (11265,31 mètres) en une heure, il se charge d'inculquer ce désir à chaque stagiaire passant entre ses mains.

Dans l'enfer d'Achnacarry

Débarquant du train à 17 heures le 28 avril 1942 après une journée de voyage et le ventre creux, Kieffer et ses hommes sont confrontés d'emblée à cette épreuve. Au sortir de la gare, ils sont « invités » par Vaughan à rejoindre le camp à pied pour y prendre le repas servi à 20 h 30. Ils y parviennent fièrement à 20 h 15, soutenant sur 25 kilomètres les retardataires et les défaillants.

A l'entrée du camp, ils passent devant les tombes fictives des morts à l'entraînement, surmontées de pancartes expliquant brièvement les circonstances du décès et ce qui aurait pu l'éviter. Cette mise en situation, qui rappelle à chacun sa responsabilité directe sur son propre sort dans un contexte où la mort frappe à la moindre inattention, crée un malaise vaincu ensuite par le fatalisme et l'assurance acquis à force de surmonter l'accumulation d'épreuves physiques enchaînées à un rythme démentiel.

L'entraînement initial dure 12 semaines, avec une seule demi journée hebdomadaire de repos. Quel que soit le temps, de 8 heures du matin à 18 heures l'hiver ou 19 heures l'été, le programme accumule les périodes d'instruction de 40 minutes, complétées par au moins trois exercices de nuit par semaine et des exercices de deux ou trois jours en pleine nature, ce qui accoutume les hommes à l'exceptionnel et à l'inattendu.

Les marches forcées sont fondamentales, surtout l'épreuve des 7 miles à couvrir en moins d'une heure avec havresac de 30 kilos sur le dos, fusil ou arme automatique. A l'arrivée, la section doit être au complet et en état de combattre. Les hors délai sont impitoyablement éliminés. Il s'agit plus de se débarrasser des mauvais camarades et de renforcer l'esprit d'équipe que d'effectuer une sélection physique. Courir au pas de gymnastique pendant au moins la moitié de l'épreuve entraîne d'inévitables défaillances qui ne peuvent être surmontées qu'en faisant corps avec le groupe. Sans cette solidarité, l'abandon est irrémédiable. Elle se traduit par un amatelotage et le travail en binômes selon les amitiés et les affinités.

Les marches vont ensuite de plus en plus vite, de plus en plus loin, avec des charges de plus en plus lourdes, de nuit, ou pour des raids de 50 kilomètres dans la neige et le froid, sans pause, avec l'équipement au complet et une seule veste de toile, dont on revient transi, exténué et les pieds meurtris.

Les exercices de franchissement sont multiples : traversée de champs de mines, de réseaux de barbelés, de rivières et de torrents sur des ponts de lianes confectionnés avec des toggle rope, solides cordages d'environ une brasse, munis à leur extrémité d'un œil et d'un cabillaud en bois. Le même outil, passé par dessus un câble tendu entre deux arbres ou deux rives, permet de se laisser glisser lors d'un « Death Ride » vertigineux.

L'escalade avec et sans cordage, la descente en rappel, sont largement pratiqués. L'apprivoisement du vide passe par des exercices plus mouvementés, comme le saut par petits groupes, la tête la première, depuis le fond d'un camion lancé à quelque 60 km heure. La vitesse redresse si on ne marque pas d'hésitation. Sinon, elle fait coucher brutalement sur le dos et cause de graves traumatismes.

Les parcours de combat chronométrés, menés à partir du troisième jour sous le feu des munitions et à travers l'explosion inattendue de grenades et de bombes enfouies en terre, semés de pièges et d'obstacles, de passages difficiles, d'escalades et de sauts avant de vider, tout essoufflé par l'effort, le chargeur de l'arme sur une cible mobile, ont depuis fait école. Ils sont éliminatoires si le temps est trop long ou si trop de balles sont manquées.

Les épreuves d'endurance contre la faim, le froid et le sommeil passent par de longues marches à la boussole, entremêlées d'exercices de combat simulés ou à tirs réels, d'utilisation du terrain et de camouflage. Des manœuvres de nuit toujours impromptues les complètent. Pour développer la force, des exercices de « culture physique » s'inspirent de jeux traditionnels écossais, comme jongler à dix ou douze avec un tronc d'arbre.

Les notes de tir sont particulièrement sévères. Toutes les armes légères et portatives ordinaires de l'infanterie, les mitrailleuses, mortiers, canons antichars, sont étudiés de façon approfondie, montés et démontés les yeux bandés avec temps limite, et utilisés avec grande précision et dans n'importe quelle position, avec munitions à volonté. Il en va de même pour les grenades ou pour les cours de sabotage.

Les combats à mains nues ou au poignard, le jiu jitsu, complètent cette instruction si accélérée qu'elle entraîne parfois des accidents graves. La boxe se pratique par séances collectives, les membres de deux groupes, alignés par rang de taille, se succédant sur le ring pour des combats acharnés de 5 minutes.

Rigide, la discipline se marque par la tenue extrêmement soignée et le haut degré de propreté des équipements et des hommes, habitués, en rentrant exténués de l'entraînement, à tout nettoyer et à « briquer les cuivres » avec un soin méticuleux. Les affaires se règlent en famille, jusqu'à l'incarcération si nécessaire. Le renvoi dans son unité d'origine est une sentence sans appel qui prive le banni de ses efforts et du sentiment d'appartenance à une troupe d'exception.

Kieffer, qui en fait ultérieurement le titre de son livre, et qui à 43 ans « serre les dents sur la route » comme tout le monde à la tête de compagnons deux fois moins âgés que lui, ne leur demandant de faire que ce qu'il est lui-même en mesure d'accomplir, peut accueillir fièrement le 20 mai l'inspection de l'amiral Auboyneau, nouveau chef des FNFL. Lorsqu'à la fin du cours sa compagnie obtient le béret vert qui sanctionne sa réussite, il se livre une dernière fois au rituel de la boxe avant de quitter l'école « avec un œil au beurre noir, une dent cassée ou un poignet foulé, mais du soleil dans le sang ».

La troupe française du commando N° 10

A l'issue de l'entraînement, 54 hommes forment la French Fighting Troop qui quitte Ayr le 13 juillet 1942 et défile à Londres le 14 devant le général de Gaulle, opportune illustration, pour la presse qui en dévoile l'existence, du passage le même jour de la France Libre à son nouveau statut de France Combattante.

Une quarantaine d'entre eux, première troupe constituée du N° 10 Cdo, unité interalliée composée de Français, Belges, Hollandais, Norvégiens, Polonais, Yougoslaves et Allemands anti-nazis sous le commandement du colonel britannique Lister, rallient le 17 juillet la station balnéaire de Criccieth, au pays de Galles, où ils sont logés en « billet » chez l'habitant.

Assimilé lieutenant de vaisseau auxiliaire pour prendre rang du 1er juillet 1942, Kieffer, seul responsable combattant du secteur, a fort à faire dans ses relations avec une population locale « puritaine » et « plutôt renfermée » dont il prend en charge la police et la sécurité. Il appuie la demande de mutation à la Marine de Trépel, qui lui sert de second, mais n'obtient pas l'officier d'administration qui les débarrasserait des soucis de gestion pour mieux se consacrer à l'entraînement, à la discipline et à l'emploi de leurs personnels.

Il lui faut compléter leurs rangs en trouvant les infirmiers, conducteurs et surtout les radios sans lesquels il est inenvisageable de partir au combat. Renforcé de 16 hommes au 1er août, l'effectif ne s'accroît qu'au compte goutte, au fil des retours de formation et des ralliements individuels. Il monte à 80 en août, ce qui rend la troupe « parée pour opérations ».

Le 18 août 1942, dans une relative improvisation, il faut désigner au dernier moment 15 hommes qui se distinguent lors de l'opération Jubilee, le débarquement sur Dieppe qui anticipe le deuxième front réclamé en Europe par les Soviétiques, teste les défenses côtières ennemies et permet de se rendre compte, dans la douleur, de l'effort à accomplir pour s'emparer d'un port.

Cinq d'entre eux sont à Berneval avec le N° 3 Cdo, dont le sergent Moutailler, tué sur la plage et premier mort pour la France de la compagnie ; le matelot César, porté disparu, rejoint l'Angleterre au bout de 10 mois après s'être évadé du train qui l'emmenait prisonnier en Allemagne. Sept autres sont devant Dieppe avec les Canadiens, ne peuvent débarquer, échappent au carnage et rentrent tous le soir même. Les trois derniers sont avec le N° 4 Cdo, le maître Balloche accompagnant lord Lovat dans l'attaque de la batterie Hess de Varengeville et étant décoré au retour par lord Mountbatten.

Il ressort de cette opération qu'un grand débarquement doit se faire sur plusieurs plages et une côte pas trop éloignée d'un grand port, mais certainement pas contre ce port lui-même. Malgré l'élaboration d'un dossier descriptif très complet et tenu à jour, ainsi que de maquettes de la région entre Quiberville et Berneval, avec toutes les défenses, qui ont servi à faire un croquis de la côte pour les opérations navales, le raid a échoué.

On incrimine un mauvais étalonnage des photos aériennes, une inexacte évaluation de l'inclinaison de la plage et le manque d'informations d'origine humaine pour détecter les emplacements de canons dissimulés dans les grottes des falaises. Combler ces lacunes pour le « vrai » débarquement devient une obsession et fait de la recherche du renseignement une mission impérative.

Le capitaine Trépel à l'entraînement (maniement de la dague Fairbairn)

Mais au-delà d'un entraînement physique toujours aussi intensif, les hommes de Kieffer, dont beaucoup ont rallié l'Angleterre au prix d'aventures épiques et de souffrances répétées avec pour seul objectif de servir le plus rapidement et le plus efficacement possible dans une unité combattante, n'ont pas en ce deuxième semestre 1942 grand chose à se mettre sous la dent.

Entre les absences pour missions ou pour permissions, les retours individuels en stages et en périodes d'instruction, les gardes à Harlech, les visites médicales et les séjours en hôpital, la troupe française est une véritable maison des courants d'air. Elle monte à 85 hommes à la mi-septembre, au retour d'une nouvelle fournée encadrée du 22 août au 5 septembre par Trépel à Achnacarry, à 91 à la mi-octobre, pour se stabiliser dans l'hiver autour de 70 présences permanentes.

Son moral, élevé jusqu'en octobre, ne peut indéfiniment se satisfaire de la seule arrivée des armes, véhicules et équipements qui lui sont destinés, ni de sa promotion, le 12 novembre 1942, au rang de Première compagnie de fusiliers marins commandos.

La première compagnie de fusiliers marins commandos

Pendant ce temps, si beaucoup d'opérations ont lieu en Norvège hors de leur portée et dans de terribles conditions climatiques, les raids audacieux de la Small Scale Raiding Force sur le phare des Casquets, à Sainte-Honorine des Pertes, à l'île de Sark, avec capture de prisonniers et affrontement de patrouilles adverses, se font chez eux et sans eux. Il en est de même à Bordeaux où plusieurs forceurs de blocus sont coulés dans la nuit du 11 au 12 décembre 1942 par des mines ventouses déposées en kayak.

A cette date, du 8 au 22 décembre, un groupe de 13 commandos français est en stage de parachutisme à Ringway, l'école des troupes aéroportées britanniques, en vue de participer à une attaque d'envergure contre la base de sous-marins de Lorient. Protégés par deux nuits de bombardement de diversion de la RAF sur Brest et Lorient, ils doivent, en compagnie du N° 12 Cdo, sauter au début de 1943 dans la région de Plouay puis s'introduire dans la base et à l'arsenal pour les saboter avant de tenter une évacuation par la mer.

Dans la droite ligne de celle de Saint Nazaire, cette entreprise est annulée au tout dernier moment. Alors que l'importance stratégique de ce site est à son apogée, au paroxysme de la bataille de l'Atlantique, l'abandon de ce qui semble être l'opération « Coughdrop » [pastille pour la toux] est sans doute à mettre en relation avec la directive de Hitler du 18 octobre 1942, qui ordonne d'abattre ou de remettre au SD tout soldat, même en uniforme, capturé lors d'une action de commandos, en représailles de la découverte d'un Allemand retrouvé mort les mains liées à l'île de Sark.

Les chances d'échapper à l'ennemi étant infimes, ce changement des lois de la guerre, élément parmi d'autres d'une phase de durcissement significatif des hostilités, n'offre plus d'alternative à la mort par la captivité et revient à faire sacrifier délibérément les forces engagées. C'en est terminé en Europe des grands raids de vive force.

Pour la troupe de Kieffer, nommé lieutenant de vaisseau de réserve le 1er janvier 1943, l'attente de l'action tourne à la révolte, attisée depuis le débarquement en Afrique du Nord par les clivages et les dissensions qui divisent ceux qui n'ont jamais cessé de se battre et ceux qui reprennent la lutte, dans le choc des ambitions et des légitimités. Départs de l'unité, manquements en service se font jour. Pour contrecarrer cette crise, on les fait participer les 19 et 20 février à un exercice d'attaque et de prise d'assaut nocturne de la ville d'Oxford qui tourne au triomphe, suivi d'une bonne semaine de permission.

Convoqué le 15 février à Londres par d'Astier de La Vigerie, commandant en chef des forces françaises libres, le pacha arrache dans le même temps les décisions indispensables pour redonner un deuxième souffle à son unité.

De retour de permission, les anciens sont envoyés en stage du 15 au 27 mars pour étudier les types d'équipement les plus modernes : matériels de démolition, mines et pièges, etc. Le 19, Trépel échappe de peu à la mort et, le triceps arraché, subit un mois d'hospitalisation. Marches forcées, escalade de falaises, instruction nautique et exercices de débarquement de jour et de nuit sont également au menu. Les nouveau venus, qui portent les effectifs à 90 membres au premier semestre, partent en stage commando avec Guy Vourc'h en mars et en avril, avec Trépel en mai.

La reconnaissance par les autorités de la crédibilité obtenue par la compagnie se traduit par une cérémonie de remise de fanion par le général de Gaulle et l'amiral Auboyneau, prévue le 22 avril 1943, démonstration de débarquement et de raid à la clef. Elle ne peut avoir lieu, compensée le 27 avril par la visite de Joseph Kessel et de Germaine Sablon. Surtout, le 31 mai, Kieffer, nommé le 29 « lieutenant de vaisseau de réserve de la branche artillerie de côte pour prendre rang du 1er janvier 1943 », quitte Criccieth pour Eastbourne à la tête de ses hommes, à proximité immédiate des zones d'opération.

C'est là qu'il reçoit des renforts significatifs. Comme prévu l'année précédente, le 2ème bataillon de fusiliers marins, dissout le 12 mars 1943 au Levant, arrive le 6 juin en Angleterre. Une partie de ses hommes, renforcés par plusieurs évadés de France occupée, rejoignent Eastbourne en quatre fournées du 17 au 26 juin, doublant les effectifs. Du 29 juin au 29 juillet, ils prennent à leur tour le chemin des Highlands, sous le commandement de Trépel promu au grade de capitaine de réserve des troupes métropolitaines d'infanterie.

Le 14 juillet, la 1ère compagnie de fusiliers marins commandos défile à Londres, Kieffer en tête, recevant cinq croix de guerre individuelles des mains du général Giraud, pendant que le groupe Trépel en fait de même devant le château d'Achnacarry, salué par le colonel Vaughan.

Tous n'aspirent qu'à embarquer à tout moment, sous préavis de 24 heures, pour participer aux nouveaux types de raids d'effritement des capacités adverses et de renseignement confiés à partir de juillet 1943 à la Forfar Force sur cette zone littorale où l'ennemi ne reste pas inactif, qui construit le mur de l'Atlantique et, dans le Nord de la France, évacue la population civile à plus de 15 miles de la côte.

Il devient nécessaire d'envoyer des commandos pour pénétrer à l'intérieur des terres, recueillir des informations et faire si possible des prisonniers. Par équipes de 10, ils sont conduits à pied d'œuvre par des MTB dont les équipages sont chargés de les amener au plus près des côtes hostiles par un atterrissage de précision, puis ils embarquent dans des doris pour plager sans s'échouer, au rythme des marées, tout en restant à portée de voix ou de torche pour pouvoir rembarquer. Au bout de quatre raids, l'expérience prouve que pour être efficace, il faut rester au moins 24 heures à terre, ce qui permet de mieux gérer les contraintes naturelles – le temps et la marée n'attendant personne – et surtout d'essayer de nouer des contacts avec d'éventuels sympathisants.

Du 1er au 4 septembre 1943, lors du raid Forfar Beer, l'équipe britannique du major Fynn, assistée du fusilier commando Casalonga, reste deux jours à terre avec trois jours de vivres et des transmissions. Accrochés par les Allemands la première nuit, mais non poursuivis, ils ont le jour suivant une conversation avec un pêcheur français qui leur confie le lendemain des cartes postales avec l'indication des défenses allemandes d'Eletot, entre Fécamp et Saint-Pierre en Port.

Plus d'un an après Dieppe, c'est la première action de guerre d'un groupe qui, bien que restant largement en deçà de la moitié des 400 hommes initialement prévus, franchit une étape décisive de son développement.

Le premier bataillon de fusiliers marins commandos, force de raid

Le 5 octobre, les fusiliers marins commandos français sont suffisamment nombreux pour former deux troupes. Kieffer en a 83 dans la Troop 1 et Trepel 81 dans ce qui devient la Troop 8 du N° 10 Cdo Interallié. Le 8 octobre, l'amiral d'Argenlieu, en inspection, leur annonce officiellement qu'ils forment désormais le 1er bataillon de fusiliers marins commandos.

Il notifie à son chef, le 22 novembre, l'appréciation suivante : « Monsieur Kieffer n'est pas un marin mais un « guerrier ». Il commande avec beaucoup d'autorité et de distinction ses 2 troupes de FM commandos qui ont pleine confiance en lui. Le haut commandement britannique des « Combined Operations » dont il relève pour son entraînement et son emploi a pour lui une grande estime. Son avancement ne peut être réglé que sur ses actions de guerre à venir. Son grade actuel répond à ses fonctions ».

Les Anglais ne font pas mentir cette appréciation. Le brigadier Laycock, qui remplace le 23 octobre lord Mountbatten à la tête des Opérations combinées, programme pour la Noël à venir 55 raids de sondage dénommés Hardtack. Dispersés sous le sceau du secret entre Douvres et Newhaven, Seaford et Peacehaven, les 90 sélectionnés français passent novembre et décembre en méticuleuses répétitions, avec le concours de spécialistes de plus en plus nombreux, jusqu'à ce que chacun connaisse les moindres détails du coup de main ou du raid projeté.

Les raids Hardtack sont mouvementés. Menés en eaux agitées, de nuit et par mauvais temps, ils cumulent les obstacles naturels, météorologiques, climatiques et topographiques qui en font des exploits sportifs nécessitant une grande maîtrise nautique et physique dans l'emploi d'embarcations, d'armes, de techniques et de matériels de plus en plus sophistiqués. L'opposition est rude, sur un littoral accaparé par les défenses allemandes.

A Bray Dunes, des problèmes sur la MTB ne permettent pas à Kieffer et au raid 23 d'arriver à terre. A Varraville La Madeleine, la mer est trop dure pour mettre le doris à terre. A Middelkerke les Bains, le canot de Chausse, pris en chasse par un patrouilleur allemand à moins de 100 mètres du rivage, réussit à se fondre dans la nuit et à regagner la MTB. A Bénouville, le raid 13 échoue dans son ascension « avec les ongles et les dents ». A Saint-Valéry en Caux, à peine gravie la falaise, les hommes de Hardtack 4 doivent rembarquer à l'arrivée d'une forte patrouille allemande.

Composition d'un équipage pour un raid nautique (illustrations de Maurice Chauvet, du 1er BFMC)

A Gravelines, le doris du raid Hardtack 11 sous le commandement du maître Wallerand chavire à l'atterrissage, moteur noyé. Malgré une réparation sur la MTB, il s'avère inutilisable. Au retour de la patrouille, Wallerand et un Anglais se noient en tentant de rejoindre à la nage la vedette qui repart sans avoir pu récupérer l'équipe, portée disparue. Les deux Anglais restés à terre, capturés, sont exécutés. Les cinq Français en réchappent, rejoignent séparément la Résistance et ne rallient le commando à la Libération qu'après des aventures particulièrement éprouvantes.

A Jersey, contacts pris avec des civils, le capitaine anglais Ayton est tué par le feu d'un blockhaus. Le lieutenant Hulot ramène le corps de son chef ainsi que le groupe Hardtack 28 et ses deux blessés. A l'île de Sark, le raid Hardtack 7 patrouille une première nuit sur 2 ou 3 kilomètres au pied des falaises de Derrible Point. Il récupère une caisse de détonateurs allemands mais, la deuxième nuit, au sommet de la falaise de Hog's Back, il tombe dans un champ de mines. Il y a deux morts, Bellamy et Dignac, et le rembarquement est difficile.

Seule réussite opérationnelle, les 5 hommes du raid 21, sous le commandement de Francis Vourch, découvrent et décrivent sur le futur site d'Utah Beach l'élément C, obstacle antichars en métal formant une des défenses de plage les plus importantes du mur de l'Atlantique, que personne n'avait pu jusqu'alors véritablement identifier, et qui se révèle la classique « porte belge ». Ils rentrent avec des échantillons du métal et du sol de la plage.

Le pire est à venir. Dans la nuit du 27 au 28 février 1944, à Wassenaar, au nord de Scheveningen, Trépel qui a insisté pour compenser par l'opération Premium l'annulation du raid Hardtack 14, trouve la mort avec Cabanella, Devillers, Guy, Hagneré et Rivière. Il est remplacé par Lofi au commandement de la troop 8. Leurs corps sont retrouvés après la Libération, sans que le mystère de leur perte ait véritablement pu être levé.

Rapporté aux sacrifices endurés, le bilan de ces raids ne laisse pas d'interroger. Soixante cinq ans après les faits, leurs causes et conséquences n'ont sans doute pas été totalement évaluées. Pour les commandos, cette récompense de leurs efforts, ardemment souhaitée, indispensable pour les maintenir en haleine et qui donne un sens immédiat à leur engagement, s'accompagne aussi, une fois l'exaltation retombée, des angoisses rétrospectives et des phénomènes de décompression qui tentent de conjurer le fait que quelle que soit leur valeur et leur abnégation, la logique du faible au fort penche dans l'immense majorité des cas en faveur des plus puissants.

Pour combler les vides qui se font ainsi cruellement sentir, un nouveau groupe d'une quarantaine d'hommes se prépare à Camberley puis fin octobre 1943 à la caserne Bir Hakeim, le dépôt des équipages des Forces navales françaises en Grande Bretagne, situé à Emsworth Havent dans la banlieue de Portsmouth. Il est de la responsabilité du lieutenant Amaury de leur infliger l'entraînement musclé traditionnellement préparatoire au stage commando, vécu du 17 janvier au 3 mars 1944 au Holding Operational Commando à Wrexham avant de rejoindre à Eastbourne, le 23 mars 1944, le reste du bataillon. Du 15 février au 22 mars, ce dernier s'est très durement entraîné à Rye sur doris, réparti par groupes de quatre en vue d'opérations de sabotages de plusieurs jours, prévoyant parachutage et retour par mer.

Le temps est enfin venu de l'effort décisif. Le 25 mars, après avoir touché l'équipement de guerre complet, tous partent pour Inverness où ils font le lendemain connaissance à Nairn avec le colonel Dawson, chef du N° 4 Cdo auquel ils sont désormais rattachés et qui compose, avec les N° 3 et 6 de l'armée et le N° 45 des Royal Marines, la 1ère brigade des services spéciaux sous les ordres du brigadier Lord Lovat. Immédiatement conquis par leurs nouveaux responsables, francophones et francophiles déclarés, ils s'intègrent aux préparatifs du débarquement programmé à l'Ouest de l'Europe, grandiose et glorieuse étape de leur histoire.

Sword, plage de gloire

L'opération Neptune de franchissement de la Manche qui doit ouvrir le second front en Europe et conduire le Troisième Reich à la capitulation sans conditions est, depuis la création en mai 1942 d'une première équipe de planification, une affaire strictement anglo-américaine. Son schéma global, prévoyant un assaut dans la baie de Seine entre l'Orne et la Vire, avec mise en place de deux ports artificiels pour garantir la montée en puissance de la tête de pont jusqu'à la saisie d'un grand port, n'est approuvé qu'en août 1943.

Il faut attendre l'automne pour que les forces commencent à s'entraîner, et le 3 janvier 1944 pour voir Sir Montgomery en prendre la tête côté britannique, et Eisenhower le commandement suprême. Le 1er février 1944, le plan initial commun reformulé est présenté aux commandants en chef. La zone d'assaut est partagée en deux aires de part et d'autre de Port en Bessin. Les Américains à l'ouest (Utah et Omaha) et les Anglais à l'est (Gold, Juno et Sword). L'objectif de la Première armée américaine est de capturer Cherbourg le plus vite possible. Celui de la 2ème armée britannique, de développer une tête de pont au sud d'une ligne Caumont L'Éventé – Caen et au sud est de Caen, pour sécuriser des sites de terrains d'aviation dans les plaines littorales entre la ville et la mer et protéger le flanc de la première armée.

Sur Sword, la plage la plus à l'est, la 3rd British Division doit débarquer sur les secteurs Queen White et Red au nord de Ouistreham. Le 41 Cdo de la 4° Brigade, avec la 8th Infantry Brigade, doivent nettoyer l'aire entre les plages d'assaut. Le 4th Cdo de la 1st Brigade est chargé de nettoyer Ouistreham. La nuit précédant l'assaut, la 6th Airborne Division doit être larguée à l'est de Caen et à cheval sur l'embouchure de l'Orne pour sécuriser un flanc gauche particulièrement exposé aux contre attaques ennemies.

Le 15 février, l'heure H est déterminée : en début de marée montante pour mieux repérer, éviter et détruire les obstacles de plage, avec la lumière du lever du soleil pour faciliter les bombardements aériens et navals préliminaires et disposer du plus possible de jour pour consolider le débarquement en faisant arriver des renforts avant la nuit lors d'une deuxième marée. Le 28 février, le plan naval est au point : dans l'imposant organigramme de l'Eastern Task Force britannique, qui rassemble des dizaines de milliers d'hommes, deux formations apparaissent nommément en tête de l'Assault Force S : les « Two French Troops » du lieutenant de vaisseau Kieffer !

Pour leurs planificateurs, les combats qui s'ouvrent sur le sol de la France afin de donner la main aux Soviétiques n'ont pas pour objectif premier la libération du pays, conséquence bénéfique mais non cause fondamentale de l'écrasement général des forces nazies. De plus, compte tenu des destructions considérables mais inévitables qui vont les accompagner et de la politique de collaboration de Vichy, ils n'ont aucune certitude sur l'attitude qu'adoptera la population française à leur égard.

Pour de Gaulle et le comité français de libération nationale, en proie à la méfiance et aux doutes des Alliés dont ils dépendent à tous points de vue sur les plans matériels et opérationnels, rééquilibrer les termes de cette équation est politiquement vital. Les forces françaises, concentrées en Afrique du Nord, doivent contribuer à la libération de la France par le sud de la métropole. Afin de restaurer la souveraineté nationale, il est impératif qu'elles participent aussi aux deux rendez-vous majeurs de la campagne qui s'annonce : le débarquement en Normandie et la libération de Paris. Et de le proclamer à la face du monde.

Cet enjeu symbolique, qui fait transporter en Angleterre la 2ème DB du général Leclerc, fournit à Kieffer et à ses hommes, trop souvent déçus depuis deux ans dans leur attente du combat, l'occasion emblématique d'aller au bout de leur engagement, mais dans un contexte tout à fait différent de celui envisagé au départ par leur créateur.

Cela conforte les commandos dans une mutation considérable de leur emploi opérationnel. Lors des débarquements de 1943 en Méditerranée et en Italie, ils ont été utilisés comme infanterie de ligne surentraînée, munis des armes, équipements et soutiens renforcés nécessaires pour exploiter au mieux leur capacité de choc lors des phases d'assaut des opérations combinées. Leur souplesse, leurs qualités d'initiative et d'endurance, leur exceptionnelle détermination n'ont plus rien de furtif. Elles servent de fer de lance à la puissance de feu qui doit anéantir de front les défenses ennemies.

Le 28 mars, les commandos français vivent dans le Moray Firth une répétition intégrale de leur mission à venir lors du cinquième et dernier exercice grandeur nature organisé sur la plage de Burghead – ressemblant sur le plan hydrographique à la plage normande qui les attend – par la force S du Rear Admiral Talbot. Montés à quatre heures du soir sur des bateaux de débarquement pour deux jours de navigation sur une mer agitée, ils débarquent le 30 en début d'après midi au sein d'une véritable flotte, avec soutien feu et appui de blindés. Une fois pris leurs objectifs, trempés et sous la neige, ils s'engagent dans une marche de 20 à 25 kilomètres avec tout leur équipement sur le dos. Après un bref temps de repos, reprise des opérations jusqu'à leur récupération en camion à six heures du matin, complètement épuisés.

De retour le 1er avril dans un Sussex grouillant d'hommes et de matériels, Kieffer intègre les renforts d'Amaury et réorganise ses effectifs en liaison avec Dawson. Avec 13 officiers et 173 hommes, il dispose le 5 avril de deux troupes complètes, d'une section de commandement et d'une section de soutien de mitrailleuses, la section K Gun, du nom de mitrailleuses Vickers d'aviation modifiées pour l'appui en tir rapide des combattants.

Passée une permission de quelques jours, les Français rejoignent Bexhill le 15 avril et poursuivent en mer et sur la côte avec leurs camarades britanniques du N° 4 Cdo l'entraînement de débarquement, de démolition d'obstacles, de tirs de précision, d'attaque de blockhaus et de nids de mitrailleuses auxquels ils sont destinés, peaufinant jusqu'au début mai leur condition physique et la maîtrise de leurs matériels. Ils pratiquent ensuite le combat de rue, à Bexhill même.

Le 10 mai, lors d'une grande parade, ils sont passés en revue par l'amiral d'Argenlieu qui remet aux anciens les croix de guerre gagnées lors des raids de l'hiver précédent et donne à tous le badge de l'unité dessiné par Maurice Chauvet.

Après un dernier exercice de défense devant Brighton, les 18 et 19 mai, vaccinés, sacs préparés, ils reçoivent le 20 leurs effets neufs et la visite de lord Lovat devant lequel, lors d'une prise d'armes, les 600 hommes du N° 4 Cdo, impeccablement alignés et équipés, se mettent au garde à vous « d'un seul claquement de talons ».

Le 25 mai, tous prennent le train et sont mis au secret, avec trois jours d'avance sur les autres participants à l'opération Neptune, au camp C 18 à Titchefield, près de Southampton, où ils restent totalement isolés jusqu'au jour J. Réunis deux fois par jour en conférence sous des tentes, ils étudient en détail leur mission, par compagnies, sections, groupes de combat. Les plans en relief, cartes et photographies anonymes n'ont bientôt plus de mystère pour eux, et surtout pas le lieu exact du débarquement, vite identifié par les Français à qui leurs interlocuteurs, pas dupes, recommandent la discrétion la plus absolue.

Le 2 juin, le major Laycock, chef des Opérations combinées, les passe en revue. L'embarquement est prévu pour le 4, le débarquement le 5. La tempête qui sévit en Manche fait repousser d'un jour le grand départ. Lord Lovat en profite pour s'adresser le 4 à ses hommes et plus particulièrement aux soldats de Kieffer : « vous allez être les premiers soldats français à casser la gueule aux Boches en France même. Vous allez nous montrer ce que vous savez faire. Messieurs, demain, on les aura ! ».

Le 5 juin vers midi, c'est le départ en camions vers Warsash sur la rivière Hamble, où vers 16 heures Kieffer, le PC du bataillon et la troop 1 [rebaptisée 7 dans le cadre du N° 4 Cdo, elle est commandée par l'enseigne de vaisseau Guy Vourc'h avec pour adjoints l'enseigne de vaisseau Mazeas, chefs de section officier des équipages Pinelli, maître Paul Faure] embarquent sur le LCI(S) 527 avec une demi section K Gun du lieutenant Amaury. La troop 8 commandée par l'officier des équipages Lofi [adjoint officier des équipages Francis Vourc'h, chefs de section officier des équipages Bagot, sous lieutenant Hulot] est sur le LCI(S) 523 avec l'autre demi section K Gun du lieutenant Hubert.

Alors qu'Eisenhower, dans le mauvais temps, pèse le pour et le contre d'y aller ou pas, puis décide à 4 h le 5 juin de déclencher l'invasion de la France le jour suivant, chacun est confronté à l'impact de l'événement sur sa propre existence. Au cérémonial militaire des jours précédents, aux services religieux, à l'accaparement professionnel de la préparation, s'ajoutent les rituels et les actes très personnels chargés d'assumer un sacrifice suprême plus que probable : lettres aux proches, billets de transit en aller simple, choix de passer la nuit de la traversée dans les miasmes des entrailles du LCI ou à l'air libre dans les recoins disponibles, pensées intimes d'espérance, de crainte et de souvenirs...

Le risque est immense, 50 % de pertes sont explicitement prévues. Mais le spectacle de la puissance collective dégagée par les forces cinglant dans la tempête vers la terre de France transcende les sorts individuels, ce qui n'empêche. Kieffer le rappelle en exergue de son livre, citant les vers d'A. E. Housman : « Here dead lie we, because we did not choose To live and shame the land from wich we sprung. Life, to be sure, is nothing much to lose ; But young men think it is, and we were young ». [Morts, nous gisons ici pour n'avoir pas accepté de vivre et couvrir de honte le sol qui nous a vu naître. Bien sûr, ce n'est pas grand-chose à perdre que la vie, mais les hommes jeunes pensent le contraire, et nous étions jeunes].

En ces circonstances inoubliables, il reçoit le soutien du père de Naurois, aumônier des forces françaises libres, théologien et scientifique de haute envergure, qui a rallié le 20 mai juste à temps pour la prise d'armes et se met à porter sur ses épaules une grande part du fardeau spirituel et psychologique de son chef. Et qui, s'il ne fait pas l'unanimité en voulant s'emparer du circuit de communication du bord pour réciter la prière des agonisants, traduit parfaitement l'esprit général lorsque – commentant l'appui feu qui se déchaîne à l'aube du 6 juin alors que les barges de débarquement foncent vers la plage – il résume en quelques mots la pensée du jour : « Ah les salauds, les salauds, qu'est-ce qu'on leur fout ! ».

A l'assaut de Ouistreham

Dans l'immense mécanique de précision destinée à broyer l'opposition allemande, les commandos de Kieffer ne sont pas à proprement parler les premiers engagés. L'assaut est conduit en trois phases.

D'abord le bombardement aérien et naval. Si les avions larguent la plupart de leurs bombes trop tard pour qu'elles tombent correctement sur leurs objectifs, l'artillerie des cuirassés, des croiseurs puis des destroyers qui se déchaîne à partir de 5 heures 45 et jusqu'à 5 minutes avant l'heure H, fixée à 7 heures 25, choque les défenseurs. Sans pulvériser les positions ennemies, cela limite ses réactions initiales, conforte la surprise stratégique et tactique du jour J et facilite la mise à terre des premières forces alliées.

Parvenus sans encombres à 5 heures 10 sur leur position de mise à l'eau, à l'exception du destroyer norvégien Svenner coupé en deux à 5 heures 30 par une torpille allemande, les convois des transports de troupes et de navires de débarquement destinés à Sword procèdent méthodiquement aux opérations d'assaut.

En premiers les blindés. Guidés par deux LCP de navigation, chargés de les amener exactement sur Queen Beach, White et Red Sectors, les 8 LCT

Difficile progression dans les rues de Ouistreham

porteurs des 40 tanks DD du 13/18 Royal Hussars – des Sherman munis d'une jupe qui les rend amphibies – les mettent à l'eau dans des conditions limites de flottabilité à 5000 yards du rivage, où ils doivent faire taire les casemates ennemies de 20, 50 et 75 mm. Puis les 10 LCT porteurs des chars de la 79th Armoured Division [les Churchill AVRE du 5th Assault Regiment des Royal Engineers, avec leurs « poubelles volantes » chargées de faire exploser fortins et barricades, et les chars fléaux et porteurs de bobines du 22nd Dragoons, qui vont frayer des passages dans les champs de mines et les sables mous pour forcer les sorties de plage] les rattrapent et même les dépassent.

Ils touchent terre à partir de 7 heures 20, appuyés par des landings crafts armés de canons qui plagent ou restent à proximité du rivage pour leur servir d'appui feu immédiat, pendant que des sapeurs munis d'appareils respiratoires Davis déminent les obstacles pour que les engins de débarquement suivants puissent passer.

A 7 heures 30, les hommes du 2nd East Yorkshire Regiment forment la première vague d'infanterie sur le secteur Red, accueillis par le tir invisible depuis la mer des casemates qu'ils sont chargés de neutraliser et par un feu intense de canons, de mortiers et de mitrailleuses qui leur cause de très lourdes pertes. Ils combattent conjointement avec les Royal Naval Commandos F et R1 et les Landing Craft Obstacle Clearance Units qui marquent, déminent puis dégagent et enlèvent tous les obstacles de la plage pour faciliter son évacuation par les vagues d'assaut suivantes. Cela a d'autant plus d'importance que la marée monte bien plus vite que prévu et que l'engorgement se fait sur une espace de plus en plus réduit, encombré des matériels détruits, assombri par la fumée des chars et des épaves qui brûlent, rattrapés par le cortège lugubre des corps ballottés par les flots.

Lorsqu'à 7 heures 55 les deux LCI de Kieffer et Lofi, que Dawson a fait passer devant ses LCA transbordés du Maid of Orleans pour leur céder l'honneur de débarquer en tête du N° 4 Cdo, percent dans la brume et la fumée exactement à l'endroit prévu et touchent le sol de la patrie à La Brèche, à 500 mètres à l'ouest de Riva Bella, ils se heurtent aux mêmes difficultés. Alors que Jack Berry, commandant le LCI 523, reprend la mer après avoir mené la troop 8 à bon port, il doit rebrousser chemin et s'accoupler au LCI 527 qui, l'avant fracassé par deux obus, n'est plus manœuvrant et a perdu ses rampes de débarquement.

Le reste de la troop 1 peut s'engager à son tour, dangereusement exposé. Il faut foncer, s'extraire de l'eau en pataugeant jusqu'à la poitrine, puis traverser la plage le plus vite possible sous le feu des mortiers, des mitrailleuses et des obus, sans se soucier des pertes. Dumenoir, Flesch et Rousseau sont mortellement touchés. Une trentaine d'hommes sont blessés dont la plupart des officiers, à commencer par Kieffer.

Parvenue en haut de la plage, la troop 8 cisaille les barbelés, s'engouffre dans les champs de mine, gagne l'abri des murs délabrés de l'ancienne colonie de vacances où les autres la rejoignent. Délesté de son sac tyrolien, rasséréné et réorganisé, le fusilier marin, d'escargot redevient fauve « affamé de Boches ». Ayant puisé dans ses réserves de munitions, chaque sous section repart sur son objectif.

Premiers à faire irruption en terrain ouvert, les Français doivent logiquement prendre à revers les ouvrages qui s'opposent au débarquement. Ils attaquent les positions les plus proches, jusqu'à l'ancien casino de Riva Bella, rasé à hauteur de l'entresol et transformé en imposant point fortifié à l'ouest de six encuvements pour canons de 155, avec les casemates de flanquement, d'artillerie anti-chars, d'abris pour les troupes et les munitions, les réseaux de barbelés, de tranchées et de nids de mitrailleuses qui leur sont associés, le tout coordonné par un imposant poste de direction de tir. Ils se heurtent au cours de leur progression à d'incessants tirs de mortiers et au feu de plus en plus vif de la 716ème division d'infanterie allemande qui se ressaisit, tient sur ses positions ou se disperse pour les mitrailler de tous les côtés.

La troop 8 met en action avec succès ses tireurs d'élite, nettoie les villas du bord de mer, se faufile dans les parcs, champs et jardins minés, perd Létang et plusieurs blessés, regroupe au fur et à mesure ses sous sections amoindries par les tirs de mortier. Elle finit par buter, boulevard d'Angleterre, sur deux maisons et un blockhaus qui résiste à ses projectiles PIAT. Avec le soutien de la section K Gun, qui après avoir progressé jusqu'à la gare du tramway de Ouistreham avec la troop 1, perdant Lemoigne, revient l'appuyer de ses mitrailleuses qui malheureusement s'enrayent, elle s'empare de la maison mais reste impuissante contre le blockhaus. Labas et Hubert sont tués. Faute d'un char, l'infanterie ne peut que faire taire les Allemands qui cherchent à l'envelopper en contre attaquant à l'air libre. Il faut décrocher pour rejoindre vers 11 heures le point de regroupement général et laisser à d'autres le soin de finir le travail.

Privée de ses officiers, la troop 1 progresse sans trop de difficultés avec Kieffer vers Riva Bella en suivant la voie du tramway sur la route de Lion sur Mer, se mettant à couvert des tirs de mortiers le long des murs et sous les arbres. Parvenue au centre de Ouistreham, elle envoie une section vérifier l'état des écluses du canal de l'Orne et remonte le long de la rue Pasteur, paradoxalement protégée par le mur antichars qui barricade celle-ci à 50 mètres du casino, nettoyant sous les tirs ennemis les maisons d'où sortent plusieurs habitants.

Parmi ceux-ci, un ancien combattant de la Grande Guerre, Marcel Lefebvre, en bras de chemise, qui les accompagne à l'assaut et leur indique où se situe le réseau téléphonique allemand, rapidement sectionné à l'explosif. L'option de faire passer les Français en tête pour bénéficier, en sus de leur rage à combattre sur leur propre sol, de leur concours pour la collecte de renseignement dans leur langue natale, est ainsi validée au-delà de toute espérance.

Regroupés dans les petites villas du début de la rue, les commandos détruisent de deux projectiles PIAT le canon antiaérien du toit du casino et mettent deux autres coups dans ses embrasures. Mais leur position, sous le feu de leur objectif qui leur interdit d'aller plus avant, prise sur sa droite sous celui du point d'appui et d'un 88 automoteur, devient vite intenable. Rollin, le médecin Lion qui lui porte secours, Renault, perdent la vie. A 9 heures, Kieffer part chercher un char et revient une demi heure plus tard avec un tank DD, au prix d'une deuxième blessure et des commotions causées par l'onde de choc du départ des obus dont il oriente le tir à bout portant.

Le casino cesse le feu, est emporté d'assaut. Une partie de la garnison se rend, l'autre se disperse sur sa gauche et réplique depuis les maisons environnantes, qu'il faut à leur tour nettoyer. Puis le tank se retourne contre le point d'appui qui les prend à partie sur leur flanc droit et le réduit au silence. C'est l'heure de la multiplication des prisonniers, dont trois sont abattus après que l'un d'entre eux a lancé une grenade sur ceux qui l'interrogent.

Ensanglanté depuis son arrivée sur la plage, Dawson, dont les hommes se sont chargés du reste de la zone balnéaire jusqu'à l'Orne, donne à 11 h 20 l'ordre de repli. Aux bataillons de réserve, qui attendent sur leurs LCI et LCT que la première vague ait dégagé le terrain, revient la charge pendant plusieurs jours encore de sécuriser définitivement la zone. Il faut passer à la deuxième phase opérationnelle de la journée : partir vers le sud-sud-est faire la jonction avec les parachutistes de la 6ème Airborne qui se sont assurés dans la nuit les ponts sur l'Orne et sur le canal de Caen à la mer.

Revenus à la colonie de vacances, les Français se restaurent, prennent un peu de repos et se dénombrent. 10 morts, 29 blessés dans un état sérieux, en attente d'évacuation forcée vers l'Angleterre, manquent à l'appel. Beaucoup d'autres, dont Kieffer, continuent malgré leurs blessures.

A 13 heures, Anglais en tête cette fois, départ pour une marche forcée de 8 kilomètres, par Colleville sur Orne et Saint-Aubin d'Arquenay, pour rejoindre à 16 heures Bénouville, dont le pont devient célèbre sous le nom de Pegasus Bridge. Cette marche harassante sous le soleil, avec tout l'équipement et de nouveau les sacs sur le dos, se fait en file indienne entre les marais et les champs minés, sous le harcèlement régulier des tireurs d'élite ennemis, sans possibilité de se mettre à l'abri, ce qui entraîne de nouvelles blessures.

Il faut se jeter au sol sous les tirs sporadiques en provenance de Merville, réoccupée par les Allemands, sous ceux des très rares chasseurs de la Luftwaffe à intervenir en cette journée, et s'attendre en permanence à faire face à l'irruption des chars de la 21ème Panzer Division, dont la contre attaque est annoncée comme imminente, et qui contraint la 3ème division britannique à abandonner son objectif initial de s'emparer de Caen dès la fin du jour J.

A chaque village, accrochages avec les tireurs ennemis, mais aussi accueil de la population qui distribue cidre, coups de calva ou verres de lait aux assoiffés qui les libèrent. Le franchissement du pont de Bénouville, par petits groupes de 10 ou 12 dissimulés par des grenades fumigènes sous le feu des tireurs allemands qui ont réussi à regagner quelques centaines de mètres en se faufilant à travers la végétation de la berge, coûte trois nouveaux blessés.

Une deuxième marche commence sur 3 kilomètres. Il faut, une fois passé le pont de Ranville, courir à découvert sous la menace des adversaires qui tirent depuis le Home, pour rejoindre à main gauche le bois de Longueville puis la carrière de l'Écarde, où Kieffer ordonne une demi heure de repos. Il y retrouve lord Lovat, immortalisé dans la journée avec son sonneur et son sens de l'exactitude, qui le félicite publiquement pour l'action des commandos français et lui ordonne de prendre position en avant du Plain.

Les deux derniers kilomètres d'ascension vers Amfréville – hauteur qui des bords de l'Orne ne paye pas de mine, mais qui offre une vue surprenante sur l'ensemble de la région – par des chemins escarpés, sont un calvaire pour des hommes épuisés, qui parviennent à 20 heures sur l'esplanade de la petite église jonchée de cadavres ennemis, et prennent immédiatement leurs dispositions de combat.

De 21 à 23 heures, ils sacrifient aux travaux de campagne, creusant par binômes leurs trous individuels derrière des talus, avec changement toutes les 10 minutes. Le spectacle de la deuxième vague de parachutistes qui les rejoint par les airs est tout aussi majestueux que réconfortant. La moitié à peine de l'unité reste disponible, sans guère trouver le repos tant les commandos sont surexcités par leur journée et vigilants face aux réactions des Allemands qui tiennent solidement Bréville et infiltrent des éléments jusque dans l'église. Il n'y a rien à manger, et en plus il pleut.

En ce soir du 6 juin 1944, la participation au débarquement des 177 membres du commando Kieffer, conjuguée à celle des parachutistes du commandant Bourgoin, à l'appui naval du *Montcalm*, du *Georges Leygues* et de *La Combattante*, aux escortes des frégates et des corvettes, aux missions des chasseurs et des bombardiers de l'armée de l'Air, atteint pleinement ses objectifs. Leur magnifique conduite sur le terrain est une éclatante démonstration de la pertinence de leurs efforts et de leurs sacrifices.

Elle permet surtout de donner corps au Verbe gaullien, qui proclame sur les ondes qu'il s'agit de la bataille de France et de la bataille de la France. L'accueil qui leur est fait par la population lève pour les Alliés l'incertitude de sa participation à sa propre libération, démultipliant par l'insurrection de la Résistance l'impact des forces engagées si efficacement contre l'ennemi, pas décisif dans la renaissance de la souveraineté nationale. Kieffer ne fait que le confirmer explicitement dans une allocution diffusée sur la BBC le 16 juillet suivant dans le « Quart d'heure français de midi ».

René Estienne
Archiviste paléographe, Conservateur général du patrimoine
Service historique de la Défense – Département Marine
Lorient, le 30 juin 2008

Photo de la troop 8 du 1er BFMC, le 14 juillet 1943 à Achnacarry

1) *Réalisée de mars à juin 2008, cette étude reprend les travaux d'exploitation bibliographique que nous avions publiés dans Cols Bleus en 2004 à l'occasion du 60e anniversaire du débarquement, complétés par les recherches menées en 2007 à l'occasion du 150e anniversaire des fusiliers marins.*
Nous avons dépouillé au Service historique de la Défense à Vincennes les cartons 1 et 2 de la sous série TTH, de même que les dossiers personnels de Philippe Kieffer, et fait appel aux ressources du BCAAM de Pau, du CTIRH et de l'antenne de Toulon du département Marine. Nous avons également eu accès aux collections du musée de tradition des fusiliers marins à Lorient et aux documents personnels du commandant Kieffer, à Cormeilles en Parisis.
Afin de ne pas encombrer un récit en lui-même fort dense, nous n'introduisons pas directement d'apparat critique dans ce texte, qui se veut une avancée significative dans la connaissance et l'articulation de faits jusqu'ici méconnus ou présentés de façon passablement erronée. Les lecteurs qui le désireront pourront contrôler les références et les retranscriptions intégrales des documents utilisés dans un fichier disponible à l'antenne de Lorient du département Marine du Service historique de la Défense, de même qu'une présentation des sources et de la bibliographie et un tableau nominatif regroupant les données rassemblées sur chaque membre du 1er bataillon de fusiliers marins commandos.
Nous remercions chaleureusement pour leur aide, leur disponibilité et leur confiance : Thierry Baron, Christophe Bayard, Agnès Beylot, Jean-Baptiste Bruneau, Louis de Contenson, Elisabeth Crécely, Patrice Ezanno, Monique Filliger, Monique Frelort, Marin Gillier, Joëlle Gourmelen, Armel Gourmelen-Estienne, Sophie Iosikowitsch, Catherine Jungès, Dominique Kieffer, Patrice et Josette Krieff, Karine Leboucq, Robert Le Gall, Jean-Yves Le Glouahec, Jean-René Londe, Vincent Moffet, Annie Molton, Catherine Oudin, Jean de Préneuf, Gilles Roussel, Didier Salvar, Serge Thébaut.

PHILIPPE KIEFFER ET LE PREMIER BATAILLON DE FUSILIERS MARINS COMMANDOS

Troisième et dernière partie

Renfort de troupes où l'on voit de dos le célèbre Piper Bill Milin (crédit : Imperial War Museum)

Dixmude dans les haies normandes

Lorsque le 6 juin au soir ses hommes creusent leurs premiers trous individuels dans les vergers et derrière les haies d'Amfréville, ils entrent dans une guerre de tranchées qui les ramène aux traditions des combats les plus acharnés de la Première Guerre mondiale. La position qu'ils partagent au-delà de l'Orne avec les parachutistes de la 6ème Airborne, à l'extrême est du dispositif allié, doit être tenue coûte que coûte, car d'elle dépend le sort de la bataille de Normandie.

Dans leur dos, en contrebas vers l'ouest et à leur vue directe, la plaine de l'Orne et au-delà, échelonnés depuis Sword jusqu'à la base du Cotentin, les 180000 hommes qui, avec des pertes plus faibles que prévu, ont réussi à débarquer et à tenir les têtes de pont et les débouchés vers l'intérieur qui marquent le succès de la toute première étape de l'opération Neptune, celle de l'assaut.

Au nord, la mer est couverte des navires de transport dont les navettes permanentes forment un lien vital avec la Grande Bretagne et qui déchargent sur les plages, à cadence accélérée mais insuffisante, les hommes, les véhicules et le ravitaillement indispensables à la consolidation d'une situation qui demeure plus que précaire.

Face à eux, à quelques centaines de mètres à l'est, dans les bois de Bréville, la 711ème division d'infanterie allemande fait sentir sa présence. Un peu plus loin, la vallée inondée de la Dives s'oppose à toute progression mécanisée, aussi bien de la part des Alliés que de celle des importantes forces ennemies qu'Hitler maintient clouées dans le Pas de Calais dans l'attente d'un second débarquement qui ne viendra jamais.

Au sud, vers Troarn et Caen, rôde la 21ème Panzer division. Ni les parachutistes ni les commandos n'ont les armes antichars suffisantes pour l'arrêter, même s'ils peuvent compter sur l'appui des landing crafts de la « Trout Line », embossés à proximité du rivage à la verticale nord de Ouistreham pour s'opposer aux réactions navales allemandes depuis la Seine, et du Support Squadron Eastern Flank de la Royal Navy, qui leur offrent le soutien efficace de leur artillerie, moins aléatoire en cas de mauvais temps que celui de l'aviation.
Le sort des combats dépend de la course de vitesse qui s'engage dès l'après-midi du 6 juin entre les rotations qui doivent pendant 5 ou 6 semaines renforcer le plus possible des armées alliées en phase de « build up », et l'arrivée effective des renforts allemands. Tant que la mise en service des ports artificiels, puis la prise de Cherbourg, n'autorisent pas le déferlement de toute leur puissance logistique, les Alliés n'ont aucune certitude de la gagner. En attendant que l'évolution globale des rapports de force matériels dicte son lent mais inexorable verdict, il revient dans chaque camp à la ténacité et à la détermination des hommes en première ligne de compenser, par leur esprit de sacrifice et leur efficacité militaire, les délais et les retards mis à les renforcer.

Lord Lovat doit répartir sa 1ère brigade sur des positions plus difficiles que celles prévues dans ses objectifs initiaux. Le 45 Royal Marines Commando pousse vers le nord-nord-est pour relever les parachutistes à la batterie de Merville et s'emparer de Franceville Plage. Le N° 3 Cdo reste au Bas de Ranville en protection du PC divisionnaire. Le N° 6 fait face à Bréville et le N° 4, avec ses Français, se retranche sur les hauteurs d'Amfréville, Hauger, Le Plain, qui deviennent le théâtre d'affrontements sans merci.

Le danger est partout. Des parachutistes britanniques dispersés à l'atterrissage, des tireurs allemands échelonnés en défense ou faufilés dans la végétation, peuvent surgir à tout moment. Dans une relative accalmie, la journée du 7 juin se passe à se regrouper, à établir un semblant de front continu au moyen de tranchées rudimentaires et peu confortables. Il faut s'enterrer, rester aussi invisible que possible par une rigoureuse discipline de feu, tenir les positions, observer celles des Allemands, parfois à moins de 50 mètres, se méfier de tout ce qui bouge et du moindre bruit. A 16 heures, quatre chars allemands émergent de Bréville. L'un d'eux est détruit, les autres se replient.

Le 8, les réactions ennemies sont plus violentes. Les tirs de mortiers, guidés par radio par un observateur infiltré, sont meurtriers. Certaines positions deviennent intenables et le bois devant Bréville est le théâtre d'affrontements mouvementés. Une forte reconnaissance allemande est repoussée. Dans la nuit du 9, une embuscade est préparée contre une avance des chars allemands, qui s'arrêtent à moins de deux kilomètres avant de repartir sur Troarn. Dans la journée, à Sallenelles, les Royal Marines sont bousculés et il faut lutter au corps à corps pour réoccuper le point d'appui, puis pour garder le contrôle du Plain.

Le moment de vérité survient le 10 juin en début d'après-midi, après des heures de préparation d'artillerie. Une grêle d'obus cause de lourdes pertes, puis, pendant plus de quatre heures, les vagues d'assaut allemandes se succèdent. Elles s'infiltrent tout près de la place de l'église d'Amfréville, parviennent à portée de grenade des positions des commandos, qui répliquent au mortier et aux armes automatiques. Fourer et Gersel sont tués, beaucoup d'autres gravement blessés. L'offensive finit par être repoussée par une charge du N° 3 Cdo depuis le château d'Amfréville, qui tombe par surprise sur les arrières des Allemands, acharnés à franchir le mur de feu de la troop 8 et de la section K Gun et abusés par le silence de la troop 1 qui cesse son tir pour laisser passer la contre attaque de ses frères d'armes. Leur défaite est parachevée par l'intervention des chars qui montent à la rescousse avec le soutien de l'artillerie navale et de campagne.

Dessin original de Maurice CHAUVET (Coll. M. Chauvet)

L'ordre de se faire tuer sur place plutôt que de reculer est respecté à la lettre. Le N° 4 Cdo est exsangue. La pénurie et l'usure du personnel deviennent le souci majeur du commandement, premier lui-même à être décimé. Alors que Sturges, major général des commandos britanniques, annonce le 15 juin son intention de les en retirer, ils restent indéfiniment en première ligne. Il n'y a pas de réserve. Une poignée d'hommes en Angleterre, où il était impensable de priver un seul des fusiliers marins de son ardent désir de venir se battre en France. Quelques volontaires normands. La demande aux FNBG d'une nouvelle fournée de futurs brevetés. On ne peut compter que sur la volonté des blessés, évacués vers l'arrière puis outre Manche, où ils sont pris en charge avec une grande efficacité et une parfaite sollicitude, de revenir au combat dans les plus brefs délais.

Gavé de pénicilline, lardé de coups de seringues tel un saint Sébastien, Kieffer est parti à contre cœur au soir du 8 juin à bord du LCT médical 164 se faire opérer, croisant le vieux *Courbet* que le CV Wietzel conduit à sa dernière demeure comme pièce maîtresse du gooseberry N° 5 devant Hermanville. Il fait ses rapports depuis son lit d'hôpital, attentif à solliciter pour ses commandos et leurs camarades britanniques les distinctions qui leur sont dues. Clef de voûte de son unité, il pousse ses hommes à être dignes du héros emblématique qu'il devient désormais, dans une estime et une admiration réciproques qui n'excluent pas l'émulation et la fermeté.

Rencontre entre civils et membres du N°4 commando à Ouistreham (crédit : LS/BL)

Il rentre le 13 juillet après avoir dompté l'infection provoquée par son éclat d'obus, recevant le 16 sa Military Gross à la carrière des Écardes, des mains du maréchal Montgomery. 34 blessés le rejoignent le 7 août. Les plus gravement atteints restent en Grande Bretagne pour s'occuper du soutien administratif et logistique : Mazéas comme responsable du dépôt arrière des commandos à Petworth, Pinelli qui traîne la patte à Achnacarry avec ses apprentis, Francis Vourc'h garde chiourme à la caserne Bir Hakeim.

Sur le terrain, le 11 juin, la troop 1 redescendue la veille au soir à l'auberge du carrefour des Écardes en vue de nettoyer les rives de l'Orne jusqu'à Sallenelles, subit des tirs de mortier qui provoquent la mort de Vinat et, malgré un début de débandade, repousse une forte patrouille allemande appuyée par deux canons automoteurs. 500 à 600 hommes du 47 Royal Marines Commando, retirés du secteur de Port en Bessin, leur succèdent le même jour entre Hauger et la mer pour tenir le flanc gauche du N° 4 Cdo. Le 12 au soir, ce sont les Britanniques qui s'emparent de Bréville après une préparation d'artillerie. Cette action marque la fin des affrontements initiaux, alors que lord Lovat, grièvement blessé, doit être évacué à son tour.

Le recul des lignes allemandes et la fin des combats majeurs n'allègent pas les épreuves de ceux qui restent au front. Pour renforcer des positions dispersées et non continues, on en revient aux préconisations rébarbatives mais salvatrices du manuel de 1916 : « tout fusilier marin doit manier l'outil aussi bien que le fusil et doit travailler ». Une vigilance permanente s'impose de jour et de nuit face au harcèlement des mortiers, aux infiltrations, aux bombardements nocturnes de la Luftwaffe. Pour se prémunir de toute mauvaise surprise, des guetteurs solitaires sont disséminés en « standing patrols », en observation pour la nuit au plus près des lignes allemandes. Quasiment sacrifiés s'ils sont découverts, ils décrochent au matin pour revenir dans leurs lignes avec d'infinies précautions.

Repérer les nouveaux emplacements adverses exige de s'aventurer de plus en plus loin, au cours de patrouilles offensives ou d'expéditions de maraude nocturnes dans les

Jonction entre les hommes du N°4 commando avec les parachutistes de la 6e Airborne à Bénouville (photo Imperial War Museum)

différentes fermes des environs, qui fournissent de nombreuses occasions d'accrochages. De part et d'autre, quelques tentatives de percée, avec leurs inévitables échanges d'artillerie, sont mises en échec. Les circonstances particulièrement attristantes dans lesquelles Croiser le 16 juin, Peters le 17, Snowdon disparu le 20, Laot le 24 en retour de patrouille, Gicquel disparu à Bréville le 24 juillet et retrouvé pendu quelques semaines plus tard, payent de leur vie les impitoyables aléas du no man's land, mettent à rude épreuve le moral et la cohésion des survivants.

Au fil des jours, la fatigue s'accumule, par manque de sommeil, ennui et lassitude, omniprésence de la mort, trop rarement compensés par de brèves périodes de détente, d'évasion ou de repos en deuxième ligne. A la saleté, au manque d'hygiène, à l'odeur des cadavres épars ou mélangés à la boue, s'ajoutent de féroces attaques de moustiques, fruits des inondations de la vallée de la Dives. En plusieurs occasions il faut sévir. Il n'est pas surprenant dans ces conditions de voir craquer le père de Naurois, confident de toutes les souffrances, évacué de Bréville le 21 juillet, victime du phénomène de break down qui touche alors une proportion considérable des troupes alliées qui s'effritent dans l'enlisement, la stagnation et la violence. Le service de santé britannique et l'hospitalité de la famille Lovat ne sont pas de trop pour le remettre sur pied.

Les Allemands, qui ont repris le 15 juin l'avantage sur le littoral le long de la rive droite de l'Orne, tiennent Sword sous le feu de leurs obus et en interdisent l'usage à la fin du mois. A cette date, le front bouge, mais ailleurs, vers le Cotentin et Cherbourg, pris le 26 juin, et vers Caen où, jour après jour, les divisions blindées britanniques et allemandes s'anéantissent mutuellement. Les commandos sécurisent le flanc gauche des colonnes qui montent en ligne, ou se terrent dans leurs tranchées, les jours de bombardement aérien massif.

À partir de la fin juin, l'ennemi semble perdre l'initiative : le 28, un raid du 45 Cdo perce ses défenses au nord est de Bréville. De nouvelles tranchées sont à creuser deux kilomètres plus à l'est, au Bas de Bréville. Travail derechef exténuant, mais qui donne un peu d'air, suffisamment pour défiler « dans » Amfréville le 14 juillet. Le 22 juillet, Montgomery envoie un message de félicitations à la 6ème Airborne et aux 1ère et 4ème brigades de commandos pour

14 juillet 1944 à Amfréville (photo Imperial War Museum)

avoir tenu la tête de pont et permis au 1er corps d'armée britannique de prendre l'offensive le 18 juillet au sud-est de Caen. Celle-ci est de nouveau bloquée, mais le dénouement approche. Quelques jours encore et les Allemands n'ont plus les moyens de s'opposer à la percée américaine et à la poussée anglaise, canadienne et polonaise qui, refermant la poche de Falaise, mettent un terme le 18 août à tout front organisé à l'ouest de la Seine.

Le retour à la guerre de mouvement, à laquelle ils sont spécialement adaptés par leur entraînement, que la sédentarité et un ordinaire à base de conserves – que le tonneau de vin rouge offert le 10 juillet par l'amiral d'Argenlieu n'améliore que de façon très anecdotique – ont néanmoins passablement ébréché, ne se fait que tardivement pour les commandos. Ils s'installent le 27 juillet en lisière du bois de Bavent, en relève des parachutistes de la 6ème Airborne. Creusement de nouvelles tranchées, reconnaissances prudentes dans ce bois truffé de mines, patrouilles, nuits écourtées, tours de garde, bombardements de la Luftwaffe, chutes d'obus de mortiers, se conjuguent début août pour rendre les hommes tendus et anxieux, malgré le retour de leurs camarades blessés au cours des premiers combats.

Puis tout s'accélère. Le 16 août au matin, la section K Gun répartie entre les deux troops, le bois est franchi. Bavent est pris le 17, malgré les pertes dues à l'artillerie ennemie. Les commandos meurtrissent à nouveau leurs pieds à la poursuite des Allemands qui ont décroché et avec lesquels le contact a été perdu. Progressant après Bricqueville sur l'étroite route qui surplombe les marais inondés, ils franchissent la Dives le 18 à Robehomme.

Le 19 août, épuisés par 10 kilomètres de marche d'approche, ils reçoivent l'ordre de s'avancer dans la nuit jusqu'à l'Épine en s'infiltrant à travers les lignes allemandes, et d'attaquer au matin cet important carrefour. Après une marche de nuit harassante, le long d'une voie ferrée, les 800 rescapés de la 1ère Special Service Brigade rampent à travers les postes ennemis sans que les sentinelles s'en aperçoivent. Le 20 à l'aube, ils sont en position de combat derrière les lignes allemandes, évacuées en urgence par leurs occupants qu'ils attaquent à la baïonnette au cours de leur repli, faisant de nombreux prisonniers, subissant leurs dernières pertes, malheureusement par des tirs amis. A bord des camions qu'ils ont fini par obtenir, ils traversent Pont L'Évêque en flammes le 24 août, parviennent le 26 à Beuzeville où ils cantonnent dans les vergers, pour quelques jours de détente ponctués d'escapades sur Honfleur ou sur Paris libéré où 50 d'entre eux, 25 Français et 25 Britanniques, défilent le 31 août sur les Champs Élysées.
Ce premier temps des récompenses est teinté de quelque amertume. Le 9 août, le CV de Villefosse, COMAR Caen, sollicité par Kieffer pour régler des cas disciplinaires, relaye auprès de l'amiral commandant les FNGB sa demande de souligner les sentiments d'abandon et d'injustice ressentis par des combattants perdus de vue en première ligne par leurs gestionnaires de Londres et d'Alger. L'officialisation de leurs promotions individuelles, le suivi de leurs citations, juste retour des responsabilités assumées au combat, semblent inversement proportionnels à la gloire acquise par leur unité. Et que vaut pour Philippe Kieffer, fait compagnon de la Libération le 28 août, verbalement assuré de sa promotion au grade de capitaine de corvette, l'annonce de ces distinctions face à celle de la mort de son fils Claude Réginald, chef de groupe des FFI de Seine et Marne, fusillé le 25 août par les Allemands ?

Le 6 septembre, trois mois jour pour jour passés au front depuis le débarquement, les rescapés du premier bataillon de fusiliers marins commandos retournent en Angleterre par Arromanches pour se refaire une santé. Ils rallient le camp de Petworth, partent en permission du 9 au 16. Au retour, ils sont reclassés en deux troops, la 5 sous les ordres de Lofi et la 6 sous Guy Vourc'h, toujours intégrées au N° 4 Cdo, rattaché désormais à la 4ème brigade du général Leicester. Ils s'amalgament avec les 41 nouveaux commandos qui sortent d'Achnacarry, complètent et modernisent leurs équipements, leur armement et leurs matériels, troquant notamment leurs K Gun contre des Thompson Gun à la dissolution de la section de mitrailleuses.

Le 5 octobre 1944, le commando embarque à Tilbury sur un LCT, direction Ostende. La libération de Paris, celle de l'immense majorité du territoire national, la progression vers les Flandres et le Rhin auxquelles ils viennent tant de contribuer ne marquent pas, comme on le pense trop souvent en France, la fin de la guerre. D'une certaine manière, à la mi octobre, tout est à recommencer.

Forcer les verrous du Troisième Reich

L'accélération de l'avance alliée, qui entre en Belgique le 3 septembre, pose la question de la meilleure manière d'en finir avec le Troisième Reich en conduisant les hostilités au-delà du Rhin. Montgomery projetterait volontiers ses forces sur un front étroit par la Belgique vers le nord de l'Allemagne, ou par Metz, la Sarre puis l'Allemagne centrale. Eisenhower impose une stratégie plus méthodique, développant un large front tout au long du Rhin, à partir duquel il pourra créer des têtes de pont pour prendre la Ruhr et la région de Frankfort, sièges de la puissance industrielle allemande.

Dans un cas comme dans l'autre, il faut résoudre la question logistique. Étirées démesurément depuis Cherbourg et les plages de Normandie, les lignes d'approvisionnement sont devenues beaucoup trop longues pour alimenter valablement les armées alliées en campagne, et l'approche de l'hiver rend aléatoire l'utilisation des plages et du port d'Arromanches. Face au rétablissement, début septembre, de la ligne de front allemande à l'ouest, le système des « Red Ball Highways », infernal rodéo de camions fonçant nuit et jour en sens unique sur les grands axes routiers, a atteint ses limites.

Le commandant Kieffer est félicité par le Maréchal Montgommery le 16 juillet 1944 (photo Imperial War Museum)

En s'emparant le 4 septembre du port d'Anvers, un des plus grands ports du monde en eau profonde, tombé intact entre leurs mains, les Alliés tiennent la solution idéale. Mais il est impossible de l'utiliser tant que les bouches de l'Escaut restent sous contrôle allemand. Dans l'immédiat, Montgomery tente le coup de poker de s'emparer d'une tête de pont sur le Rhin inférieur, à Arnhem, pour déborder les défenses de la ligne Siegfried et déboucher directement en Allemagne. L'attaque aéroportée, menée à partir du 17 septembre, permet aux blindés de la Garde de progresser jusqu'à Nimègue, mais Arnhem doit être abandonné. Dès lors, l'ouverture d'Anvers devient la priorité. Il faut impérativement déloger les Allemands qui se sont fortement retranchés dans les îles de Zuid Beveland et de Walcheren reliées au continent par un isthme étroit, cernées de digues fortifiées, aussi bien à Flessingue, sur la rive droite de l'Escaut, que face à la mer du côté de Westkapelle et de Domburg.

Les Opérations combinées conçoivent à cette fin l'opération Infatuate. Elle défie tous les enseignements de la guerre en prévoyant un assaut de vive force en plein cœur d'un dispositif de défense portuaire des plus impressionnants, servi par des forces infiniment supérieures en nombre. Pour le réussir, on parie sur la concentration de la puissance de feu plutôt que sur la quantité des effectifs, sur la vigueur et la détermination des troupes engagées, et sur la surprise obtenue par une heure H déterminée 90 minutes avant l'aurore afin de déconcerter l'ennemi dans l'obscurité, le tout garanti par des mesures de sécurité draconiennes destinées à préserver le secret le plus absolu.

Il faut coordonner quatre attaques, préparées les 3 et 7 octobre par les bombardiers lourds de la R.A.F. qui crèvent les digues, inondent Walcheren et ouvrent la voie à un débarquement. À partir du 24 octobre, les Canadiens remontent lentement sur Zuid Beveland par terre le long de la presqu'île ; une partie de la 52ème division britannique les rejoint après un débarquement légèrement plus à l'ouest. Deux assauts par mer s'y ajoutent. Les 27 et 28, une force de débarquement est rassemblée à Ostende pour attaquer la région de Westkapelle en passant à travers la brèche de la digue. Elle n'interviendra que si le N° 4 Cdo, qui doit partir de Breskens conquis par la 1ère armée canadienne le 24 octobre sur la rive gauche et sud du fleuve, s'empare directement de Flessingue.

Les 157 Français qui ont débarqué à Ostende le 7 octobre pour gagner De Haan, rejoignent les autres commandos et pendant tout le mois refont minutieusement leurs gammes de débarquement. Ils peuvent fêter leur citation, le 21 octobre, à l'ordre de l'armée de mer, qui attribue au 1er bataillon de fusiliers marins commandos la croix de guerre avec palme. Le même jour, leur chef est nommé chevalier de la Légion d'honneur, citation à la clef, comportant attribution de la croix de guerre avec palme de bronze.

Capitulation allemande sur l'île de Schouwen en 1945. (photo Coll. Eric Le Penven)

Ils sont mis au secret le 28 octobre et étudient en détail à partir du lendemain sur des cartes et des photos aériennes les objectifs qui leur sont attribués : établir une tête de pont pour permettre le débarquement de la 155ème brigade écossaise, puis nettoyer avec elle la ville avant d'aller prêter main forte aux commandos ayant débarqué plus à l'ouest. Il est prévu de faire tête en plein port, dans un étroit bassin entouré d'estacades de deux mètres de haut. Une première unité de reconnaissance et une section chercheront dans le noir le meilleur point de débarquement et s'en empareront, suivis d'une équipe de plage pour sécuriser l'endroit et enfin du reste du commando. Les Écossais doivent rallier 40 minutes plus tard.

L'embarquement commence le 1er novembre à Breskens à 3 h 10, se termine à 4 h 15. Cap sur Flessingue à 4 h 30, dans l'obscurité et un brouillard léger qui dissimule les barges aux regards de l'ennemi, soumis à un bombardement d'artillerie intense qui coupe toutes ses communications et l'éprouve sévèrement. À la lueur des explosions, le moulin d'Orange sert d'amer. 20 LCA débarquent les commandos presque sans encombre de 5 h 45 à 6 h 15. Ils se retrouvent dans l'eau jusqu'à la ceinture, avant de franchir une double palissade. Kieffer dirige l'assaut des troops anglaises 3 et 4, et françaises 5 et 6 contre la ville.

La troop de Vourch, guidée par le commissaire de police de la ville, fonce jusqu'à l'isthme séparant la vieille ville de la zone portuaire, qu'elle doit impérativement tenir afin d'empêcher l'arrivée des renforts ennemis. Elle se retranche solidement dans la maison d'un dentiste et dans une boulangerie, de part et d'autre du boulevard franchi sous la protection des fumigènes. Tout en faisant une quarantaine de prisonniers dans la poste centrale, ils ne se sont pas attardés devant les points de défense secondaires, pris à partie par les autres troops qui nettoient méthodiquement la ville basse, circonscrivent les points fortifiés qui leur résistent, s'emparent des autres et obtiennent de nombreuses redditions avant de la rejoindre. Mission accomplie à 12 h 30. Le débarquement a été magistralement mené, malgré les pertes dues aux tirs de mitrailleuses et de canons de 20 mm et à la riposte des soldats allemands perchés dans les grues du port.

Pendant ce temps, malgré une météo défavorable, la force venue d'Ostende se présente à 7 h 15 devant Walcheren, pour y trouver un temps meilleur que prévu. Les échanges de tirs entre les navires et les batteries côtières sont dévastateurs. Au soir, seuls 7 des 27 navires de soutien sont encore disponibles. Mais les commandos des Royal Marines ont réussi à débarquer. Ils ont capturé Westkapelle et s'avancent vers Domburg et Flessingue.

Dans la ville, il faut tenir pendant la nuit, dissimulés dans les gravats et les ruines. Le jour suivant, les combats enflent dans la rue principale, rendue infranchissable par le feu des hommes de Vourc'h. Pour venir à bout des blockhaus armés par des défenseurs particulièrement pugnaces, on fait appel à l'aviation. Les Spitfires et les Typhons font 152 sorties, au canon et à la roquette. Le 3 novembre, Flessingue est prise au terme d'une dure bataille où la maîtrise des transmissions, domaine d'excellence de Kieffer, a joué un rôle majeur pour faire intervenir judicieusement les frappes des chasseurs bombardiers et de l'artillerie. Un cinquième des hommes ont été perdus. Gourong, Monceau, Néven, Ruppé, Montean y laissent la vie. Les Allemands comptent 500 morts et un millier de prisonniers. Toute la côte ouest, de Flessingue à Domburg, est aux mains des Alliés après jonction avec les Royal Marines.

Épuisé par les combats et trois nuits sans sommeil, le N° 4 Cdo reprend des forces avant d'être transféré le 5 à Domburg par véhicules amphibies Weasel et de s'engager le 8 novembre à la nuit dans la neutralisation discrète et silencieuse des blockhaus du nord de l'île, qui ont jusque là fait front à tous les assauts. À partir de 1 heure du matin, ils s'infiltrent le long des dunes, capturant au fur et à mesure en une seule vague les postes ennemis endormis et démoralisés, et parviennent à 8 heures à la station de pompage de Vrouwenpolder, terme de leur équipée.

Walcheren se rend, abandonnant au total plus de 10000 prisonniers, après avoir opposé aux Alliés, qui y subissent la perte de 27633 blessés et tués, la plus forte résistance rencontrée lors des opérations côtières européennes. Le déminage de l'Escaut a déjà commencé. Accessible le 26 novembre, Anvers accueille son premier convoi de Liberty ships le 28. La bataille des Ardennes, du 16 décembre 1944 au 16 janvier 1945, puis celle pour le Rhin à partir de février 1945, n'auraient pu être gagnées sans son apport.

En miroir de sa mission normande, le N° 4 Cdo s'installe à Kamperland, affecté sur l'île de Noord Beveland afin d'assurer la garde du flanc maritime du 21ème groupe d'armées, cette fois-ci à l'échelle de l'Europe. Six mois durant, il contient l'ennemi sur un front amphibie qu'il maîtrise à la perfection, mais dans un anonymat quasi absolu. Aucune trace de son quotidien, peu d'événements marquants susceptibles de le rappeler aux bons souvenirs de ses compatriotes, encore moins lorsqu'il renoue, en décembre 1944 puis dans les nuits des 17 au 18 janvier, du 14 au 15 février, du 11 au 12 mars 1945, avec l'ambiance des raids de sondage d'avant le retour sur le continent.

Ces opérations sur l'île de Schouwen, en LCA, au hasard des bancs de sable, les établissements discrets de têtes de ponts, la dispersion des sections en progression silencieuse le long des digues d'un pays submergé, les explorations aléatoires de fermes et de points fortifiés, au prix de quelques égratignures, sont le fait d'une troupe redoutable où les quelque 35 nouveaux volontaires qui rallient leurs aînés jusqu'à la fin de la guerre font largement honneur à leurs anciens. À défaut des prisonniers espérés, ils embarquent quelques civils qui leur procurent des renseignements. Les sentinelles ennemies abandonnent en effet de nuit leurs positions les plus exposées pour se replier derrière d'impénétrables réseaux de barbelés embrasés, dès qu'une alerte est donnée, par la lueur des fusées éclairantes, des tirs de mortiers et de mitrailleuses et par l'affrontement généralisé de l'artillerie de soutien.

Dans ces circonstances, les commandos disposent de moyens sensiblement supérieurs à ceux du passé, bénéficiant des améliorations apportées à leurs armes, à leurs équipements et à leurs systèmes de radionavigation. Le danger peut néanmoins frapper à tout moment, comme le démontre la mort d'Allard, tué le 8 mai 1945 lors d'une patrouille par l'explosion d'une mine le jour même de la capitulation générale du Troisième Reich.

Reconnaître et pérenniser

À partir de février 1945, une ultime bataille est engagée par Kieffer, enfin inscrit au tableau d'avancement le 23 pour faits de guerre et promu capitaine de corvette le 26 pour compter du 4 septembre 1944, fortement préoccupé par le maintien de la cohésion de ses hommes. Il doit lutter en permanence pour conserver ses effectifs, menacés par les maladies, les blessures et l'usure, voire des affectations intempestives à d'autres unités. Il se montre inflexible en matière disciplinaire, sanctionnant les moindres manquements, débordements ou tentations d'escapades irrégulières de ceux qui, après tant d'années d'engagement, la victoire désormais certaine, ont de plus en plus de mal à demeurer loin de chez eux.

Comme tous les combattants des fronts périphériques, ils ont le sentiment d'être oubliés des Français qui, la Libération acquise, accaparés par leurs propres difficultés, semblent passer à leur nouvelle existence sans se soucier de ceux à qui ils la doivent. On cherche vainement après juin 1944 la moindre trace de leurs activités dans les comptes rendus que la Marine remet mensuellement au général de Gaulle. Aux antipodes des provinces où s'illustrent les formations de la Marine aux Armées, isolés à tous les sens du terme sous commandement britannique, en proie à des relations distanciées avec les FNGB qui continuent de les gérer tant bien que mal, les hommes de Kieffer ne sont pas loin de penser, pour renverser la formule habituelle, qu'ils forment le bataillon des inconnus.

Leur gestion administrative est rendue difficile par leur faible nombre, les réticences et les retards apportés à « faire du papier » par le manque de moyens et les impératifs de leur engagement permanent en première ligne, les cloisonnements entre autorités suscités par leur chaîne de commandement marginalisée. Ils induisent une véritable disproportion entre la gloire conquise par l'unité et ses retombées individuelles en matière de décorations, de citations, et surtout de reconnaissance de l'avancement lié au combat, ces grades obtenus de fait sur le champ de bataille ou par décisions provisoires de l'amiral FNGB et qui sont remis en cause par l'application routinière ou bureaucratique des règlements.

Dans ce contexte, le positionnement excentré qui a permis de forger le bataillon et de gagner gloire et renommée, devient une faiblesse lorsqu'il faut insérer l'unité dans le jeu hexagonal et faire résoudre par la Marine et par Kieffer une question bien prosaïque : quelle est la place du héros dans la vie de tous les jours ? Ce dernier n'a jamais caché qu'il ne voyait pas son avenir dans l'institution et une partie de celle-ci le lui rend bien, comme l'exprime assez abruptement l'amiral Robert, commandant des FNGB, le 19 novembre 1944 à l'occasion de sa notation : « officier supérieur plein de courage et d'allant, qui s'est montré excellent chef des commandos et s'est brillamment conduit pendant la Campagne de France. Ne pas l'utiliser autrement car il n'est pas marin, ignore les règlements de la Marine et n'a ni la clarté d'esprit ni la culture générale qui le qualifieraient pour des fonctions plus élevées ».

Mais rien ne serait plus faux que de conclure à un déni de reconnaissance, comme le prouve la réaction du même amiral à la conclusion d'une longue lettre du commandant en date du 7 février : « Vu le nombre d'excellents fusiliers entraînés et aguerris pendant 3 années par le bataillon des FM Commandos, puis-je vous demander l'insigne faveur de

Stèle commémorative du débarquement à Flessingue (photo Fonds Kieffer)

Remise de décoration à Paris le 29 mai 1945 (photo : Musée des Fusiliers Marins)

proposer au ministère de la Marine de maintenir après la guerre cette unité où pourront être versés les marins non embarqués et les volontaires ? Il serait fort glorieux pour notre Marine de pouvoir avoir ainsi un ou plusieurs bataillons de commandos qui pourraient toujours être les troupes de choc à terre de la Marine et représenter un petit noyau de marins ayant l'expérience des opérations combinées ».

Le chef des FNGB, confronté à la dissolution future de son commandement et qui cherche une solution au rattachement administratif du bataillon, l'appuie le 28 février sans réserve auprès de Thierry d'Argenlieu, amiral Nord, estimant : « que cette belle troupe qui s'est couverte de gloire, qui a conservé au plus haut degré l'esprit FNFL, et dont l'entraînement spécial correspond particulièrement aux tâches incombant aux corps de débarquement, devrait, après la guerre, être le noyau du « Bataillon de fusiliers marins » reconstitué dont une compagnie garderait le nom et la tradition des fusiliers marins commandos ». Il prépare le terrain pour Kieffer qui, reçu à Paris, peut directement plaider la cause de ses hommes. La liste des décorations qui leur sont attribuées soit immédiatement par le ministre, soit un peu plus tard par le général de Gaulle, prouve à l'évidence qu'il n'y a pas de discrimination à leur égard.
Les signes de reconnaissance s'accumulent. Le 1er mars, une citation à l'ordre de l'armée de mer récompense le comportement du bataillon à Walcheren. Le 13, mis en repos à Middelburg, celui-ci sert de garde d'honneur à la reine Wilhelmine en visite sur l'île. Le 12 avril, le conseil de l'ordre de la Libération désigne Kieffer comme représentant de la France combattante à l'assemblée consultative provisoire, en remplacement de Savary. Le 25, il est convoqué à Paris, où les travaux de l'assemblée se poursuivent jusqu'au 3 août 1945, ce qui facilite ses contacts avec les plus hautes autorités.

Le 11 mai, il transmet directement au ministre son projet de reconstituer le 1er BFMC, une fois celui-ci dissout en Angleterre, en gardant un noyau d'une centaine d'officiers et d'hommes complété par le recrutement de 400 volontaires, eux-mêmes instruits dans une école de commandos confiée à Lofi, Guy Vourc'h et à une cinquantaine des meilleurs anciens, conservés comme instructeurs. Trois autres bataillons seraient ensuite constitués pour porter l'ensemble à la valeur d'un régiment. Dans le courant du mois, il reprend contact avec les Britanniques, intéressés par la participation d'une telle unité aux opérations qui s'annoncent en Extrême Orient contre le Japon.

Dans les conditions matérielles et financières inextricables de l'immédiat après-guerre, la Marine, écartelée entre la nécessité de rogner sur tous les plans tout en organisant les forces qu'elle envoie continuer la guerre dans le Pacifique et reprendre pied en Indochine, n'a certainement pas les moyens de créer des troupes aussi importantes. Le 11 juin, son chef d'état major écrit au major général des Opérations combinées une lettre pour mettre un terme à l'accord du 4 mai 1942, que Kieffer lui porte en mains propres à Londres, préparant les modalités pratiques de cette dissolution avec le commandant des FNGB.

Le 18 juin, de retour de Recklinghausen où ils viennent de garder un camp de prisonniers pendant près de deux mois d'occupation en Allemagne, les hommes du 1er bataillon de fusiliers marins commandos voient honorer par Louis Jacquinot, ministre de la Marine, le fanion qu'ils n'avaient pu recevoir en 1942. Dawson en tête, suivi de Kieffer, arborant les décorations qui viennent de leur être remises dans la cour du ministère, Français et Britanniques défilent par les Champs Élysées de la rue Royale jusqu'à l'Arc de Triomphe, où les deux amis déposent solennellement les gerbes avant de signer conjointement le livre d'or.

Le 23, Kieffer « appelé à d'autres fonctions à compter du 1er juillet 1945 près du ministre de la Marine à Paris en attendant sa démobilisation, passe son commandement à compter du 1er juillet 1945 à Monsieur l'OE Lofi (A) son officier en second ». Ce dernier reprend le flambeau pour le retour en Angleterre le 1er juillet, les opérations de dissolution, la restitution aux Britanniques de leurs matériels et équipements, la démobilisation le 13 juillet des 106 hommes qui retournent à la vie civile, la défense des droits des quelque 70 qui, après plusieurs semaines de permission, sont mis en subsistance à compter du 10 octobre au dépôt des équipages de Brest. Le 26 novembre 1945, les 7 officiers et 28 hommes restants arrivent sur le lac de Constance, mis à la disposition du commandant du secteur maritime où ils prennent la succession de l'escadron de tradition du 1er RFM, envoyé en Indochine assurer la garde du haut commissaire de France. Le 1er mai 1946, les 11 derniers gagnent sous le commandement de Lofi le centre Siroco, près d'Alger, où, avec l'aide de six de leurs camarades britanniques, ils préparent et encadrent, du 1er juillet au 1er octobre, le premier stage commando d'après guerre.

Parallèlement, leur ancien pacha a bien travaillé. Affecté au groupe écoles du ministère de la Marine, il fait partie de la commission créée le 19 juillet 1945 pour réorganiser la spécialité de fusilier, dont le rapport au ministre, présenté le 1er avril 1946 par l'amiral Périès, directeur du personnel militaire de la Marine, débouche sur l'arrêté du 6 avril qui tire les conséquences des enseignements de la guerre.

Les fonctions proprement offensives des coups de main du type commando et des opérations amphibies, utilisant un matériel très spécial et d'une mise en œuvre technique complexe, seront confiées à du personnel sélectionné avec un soin particulier du point de vue de l'aptitude physique et longuement entraîné, engagé à long terme (5 ans) et recevant un brevet de spécialité.

La défense des points sensibles (arsenaux, ports, batteries de côtes, bases de l'aéronautique navale, etc.) par des formations portées et des blindés, relèvera d'un personnel moins sélectionné, servant à court terme, surtout comme « appelés », et dont l'instruction d'infanterie beaucoup plus courte sera sanctionnée par un certificat de fusilier auxiliaire, offrant un important vivier de réservistes en cas de mobilisation.

Cette distinction forme encore aujourd'hui la base de l'organisation des fusiliers marins. Tâche désormais complètement accomplie, le plein fait de nouvelles citations à l'ordre de l'armée de mer, une deuxième pour Walcheren le 23 juin 1945, et une dernière du 10 septembre 1945 pour les raids antérieurs au débarquement, Philippe Kieffer, nommé officier de la légion d'honneur le 26 avril, est démobilisé le 26 octobre 1946.

Une troisième vie

Faisant mentir l'amiral Robert, il entame alors une troisième vie de haut responsable international dans les instances interalliées. Comme les 40 premières, ces 17 dernières années de son existence restent à écrire. Elles constituent la synthèse de ses deux vies précédentes, mettant le prestige du guerrier au service de l'entregent du diplomate, et réciproquement.

D'abord à Berlin comme représentant français à l'agence interalliée des réparations, puis à Bruxelles comme représentant en chef en Allemagne des 19 nations participantes de l'acte de Paris, il devient directeur de l'administration, services généraux et finances de l'OTAN, ce qui le fait revenir à Paris et s'installer à partir de janvier 1951 à la villa « La Sarcelle », route de Sannois en Cormeilles en Parisis. L'emplacement même de cette maison, dominant de loin la capitale si proche et si lointaine à la fois, avec vue sur la tour Eiffel, minuscule aux pieds du jardin, semble participer plus ou moins consciemment de la logique implicite du dedans et du dehors qui l'a servi tout au long de son existence.

Il est capable si nécessaire d'intervenir directement au coeur du pouvoir, comme le montrent ses échanges avec le général de Gaulle ou ses interventions au bénéfice de « ses » anciens compagnons, auxquels le lient le sentiment d'être allés au bout de leur devoir, la fierté d'avoir été acteurs d'une épopée exceptionnelle, l'admiration d'avoir à quarante ans passés surmonté les épreuves physiques et morales d'un entraînement surhumain et d'un inexpiable conflit.

Il reste en marge des microcosmes hexagonaux, malgré une expérience d'engagement politique dans l'immédiat après guerre, et il est symptomatique que ses responsabilités auprès des Alliés n'aient guère été prises en compte à l'époque pour de nouvelles distinctions ou pour l'évolution de son statut d'officier de réserve, restant dans l'attente jusqu'en décembre 1954 de sa nomination aux grades de capitaine de frégate et de commandeur de la Légion d'honneur.

Souvenez-vous dans vos prières
de
Philippe KIEFFER
Commandeur des Services Commandos Français
« BERETS VERTS »
Compagnon de la Libération
Commandeur de la Légion d'Honneur
décédé à Cormeilles en Parisis, le 20 Novembre 1962
à l'âge de 62 ans

« Seigneur, je veux très près de Vous, je peux Vous aimer, mais Vous ne m'aimez pas. »

Avis de décès du Cdt Kieffer (Fonds Kieffer)

Citoyen ordinaire aspiré au-delà de toute mesure par le maelström de la brutalisation des sociétés du XXème siècle, il se charge de raconter lui-même cette aventure et d'en accompagner la mise en scène par les plus grands, friand d'amalgames d'autant plus percutants qu'ils sont expéditifs. Il perpétue ainsi avec une méridionale faconde, voire un soupçon de cabotinage, la dynamique d'exemplarité qu'il a mise en place depuis 1942, ce qui magnifie pour l'avenir sa vie et celle des « anciens » et alimente la tradition pour tous ceux qui leur succèdent.

De manière plus intime, il cultive soigneusement son amitié avec des personnalités comme Robert Dawson ou René de Naurois, complices discrets et chaleureux des responsabilités du commandement et des blessures du combat et de l'âme. En toutes circonstances, sa prestance d'athlète, sous les traits émaciés de l'homme de guerre ou le sourire bonhomme de celui des cocktails, résiste à toutes les déconvenues et surtout aux épreuves de santé, jusqu'au jour où l'âge et la maladie présentent par anticipation, le 22 novembre 1962, l'implacable facture des efforts endurés.

René Estienne
Archiviste paléographe
Conservateur général du patrimoine
Service historique de la Défense – Département Marine
Lorient, le 30 juin 2008

Béret et dague de commando (Photo : Eric Le Penven)